

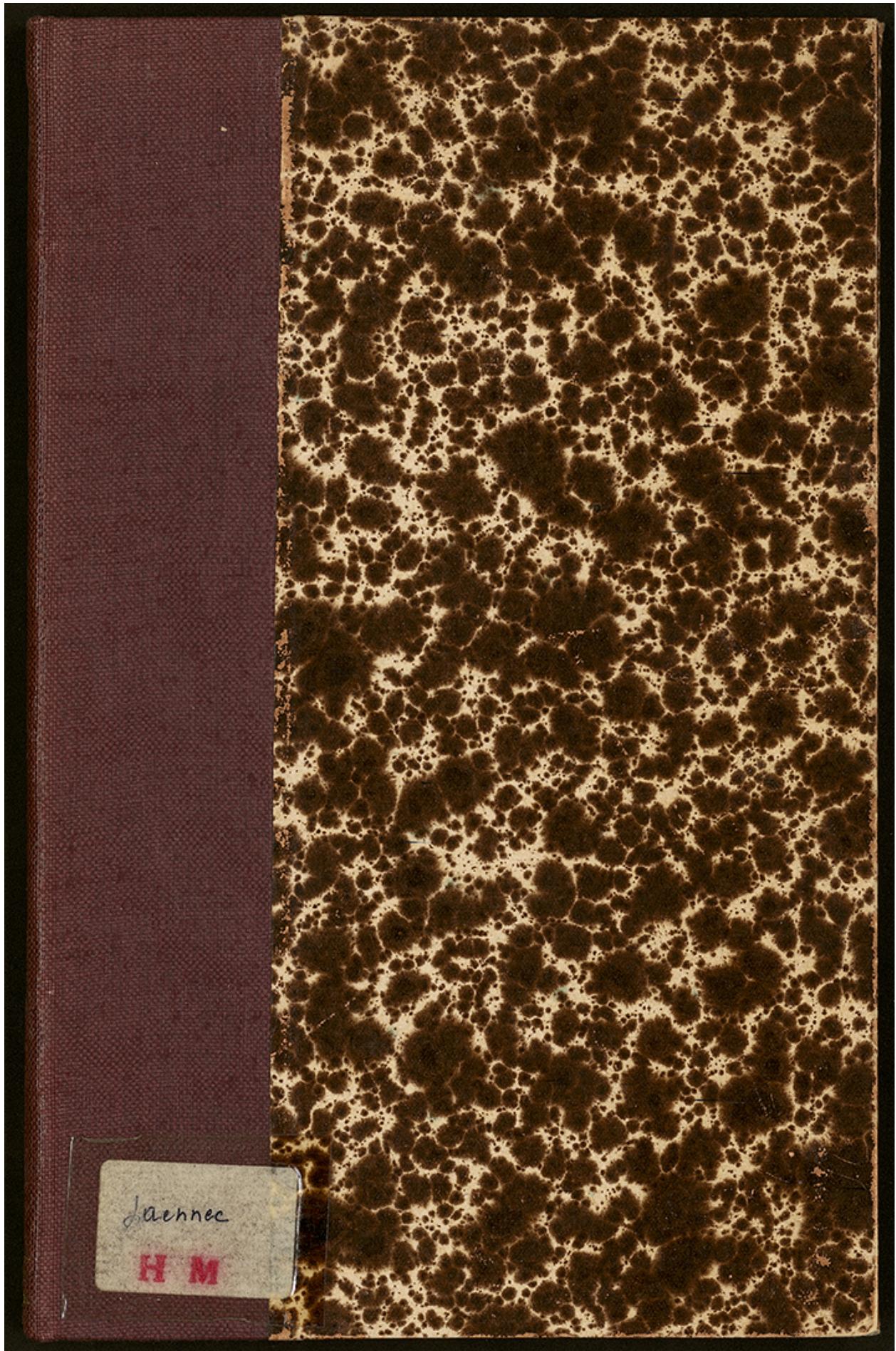
Bibliothèque numérique

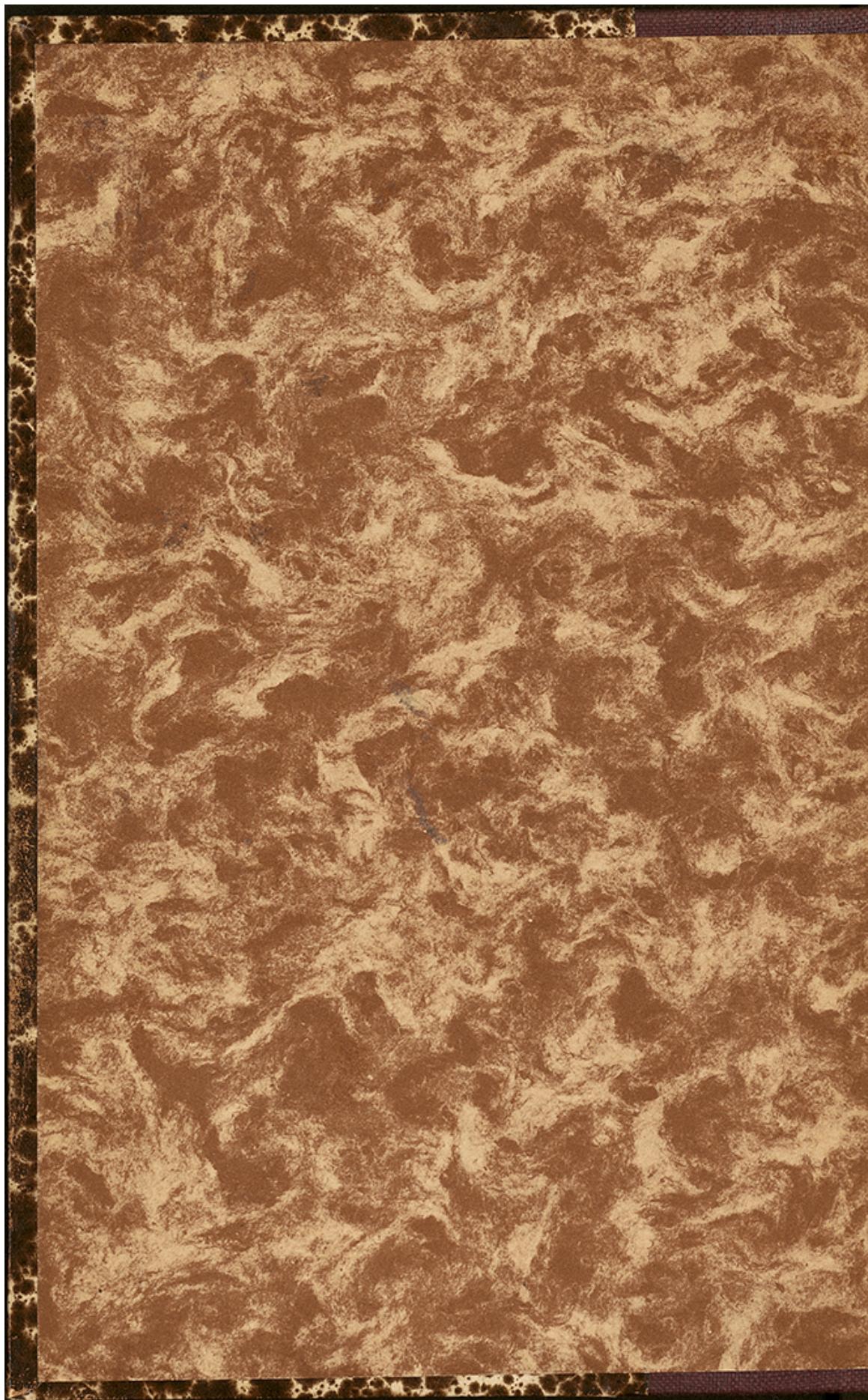
medic@

**Le centenaire de l'Auscultation
Médiate de R.-T.hH. Laënnec
(1781-1826)**

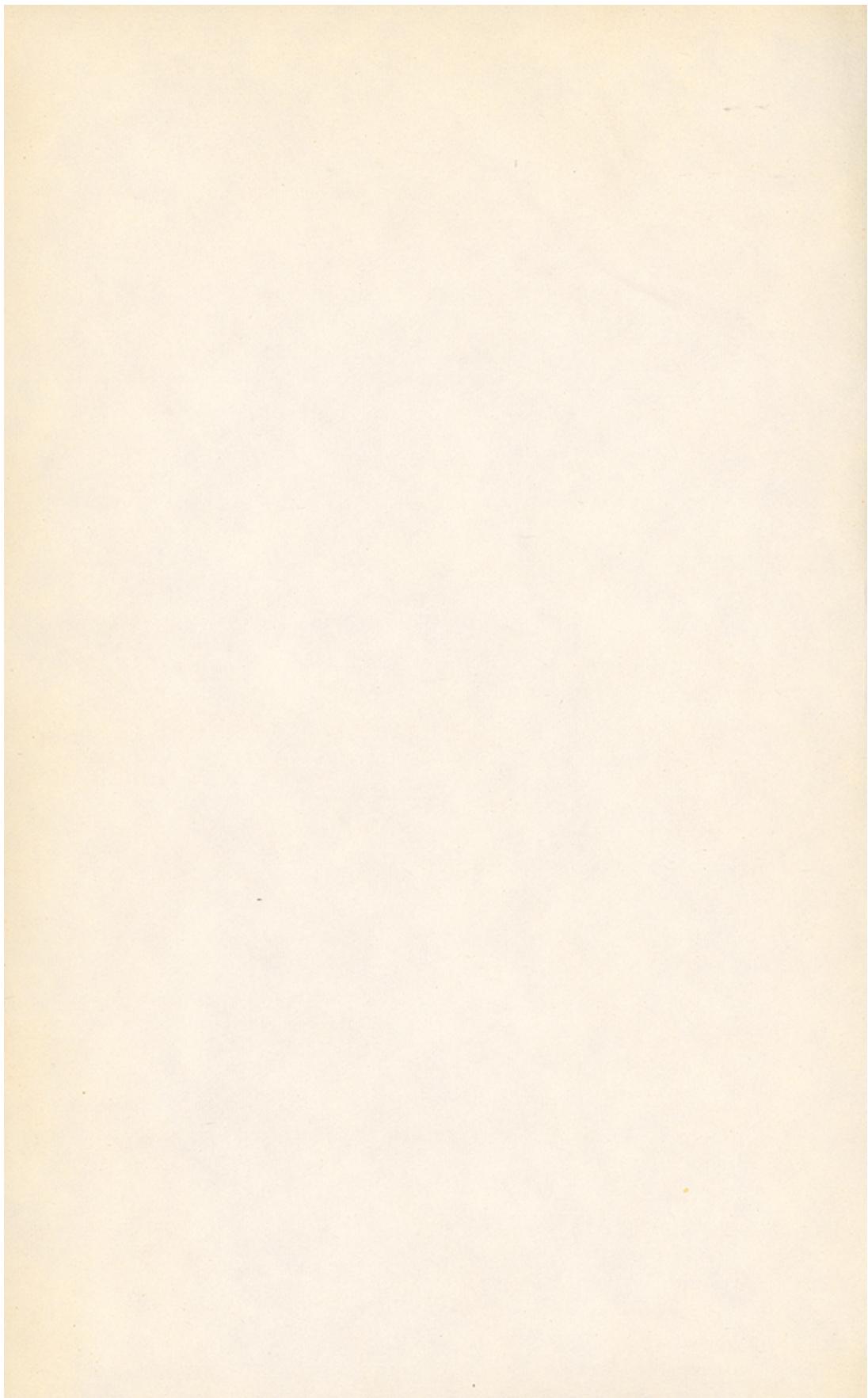
Paris : Masson, 1920.

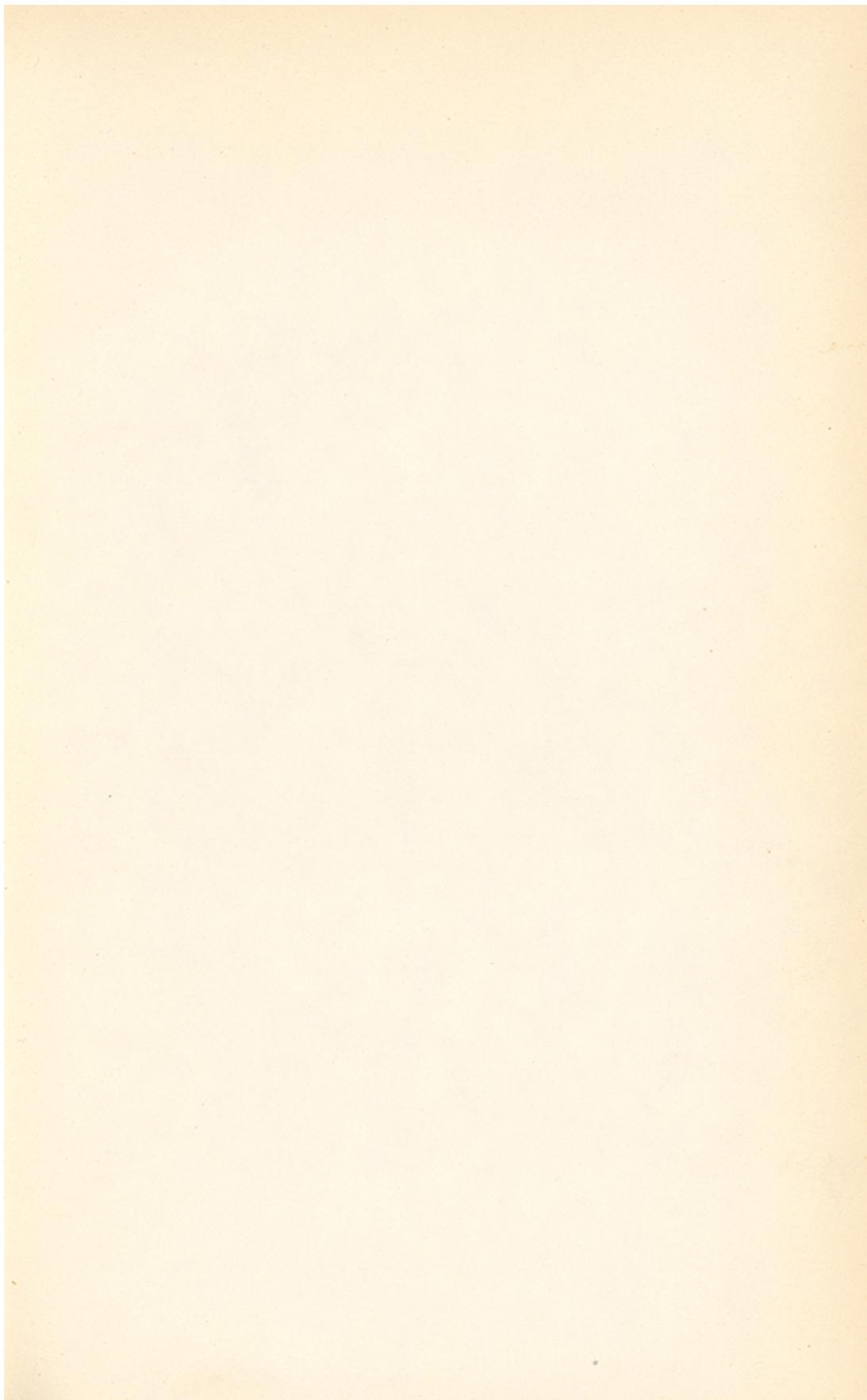
Cote : 67454

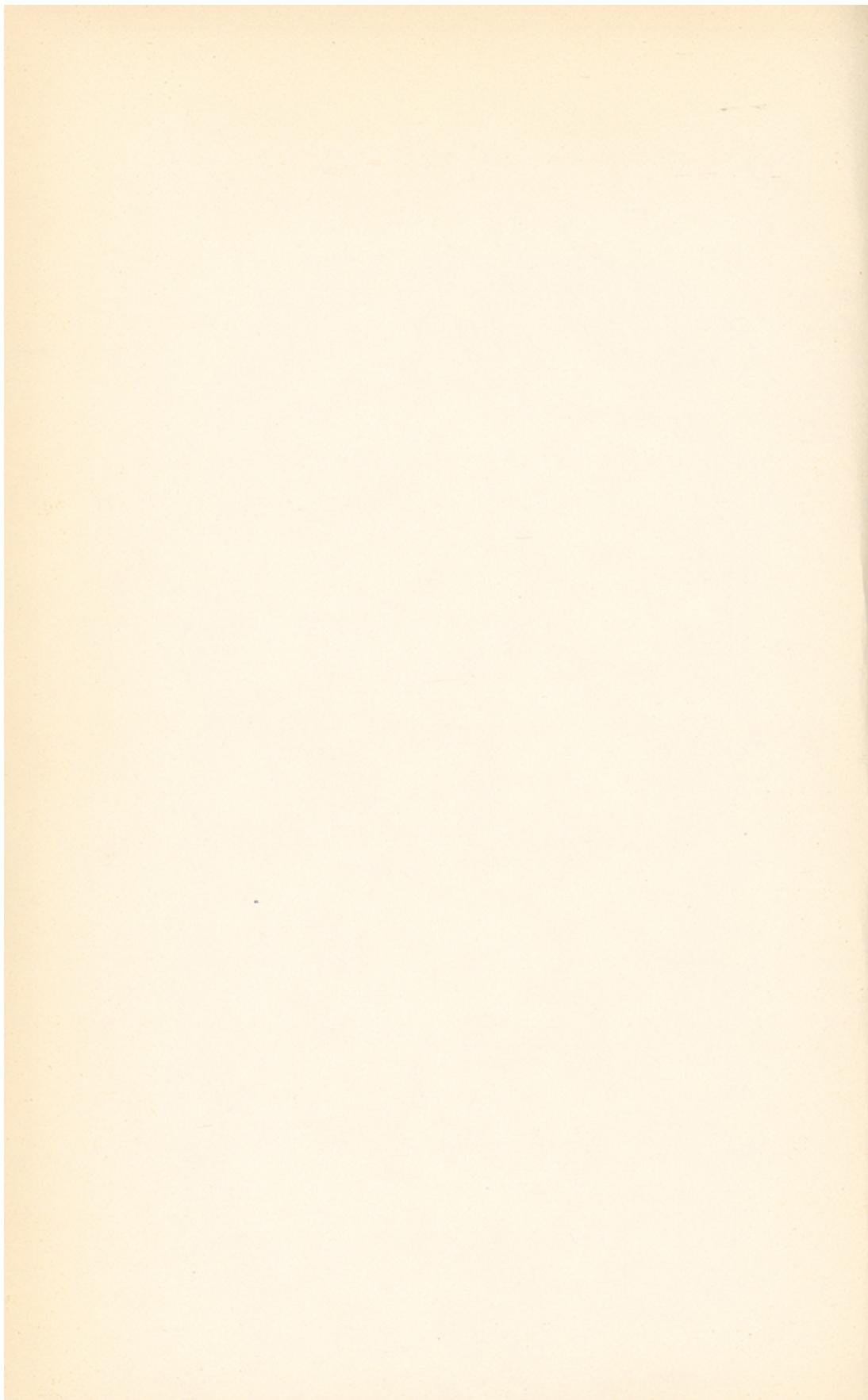


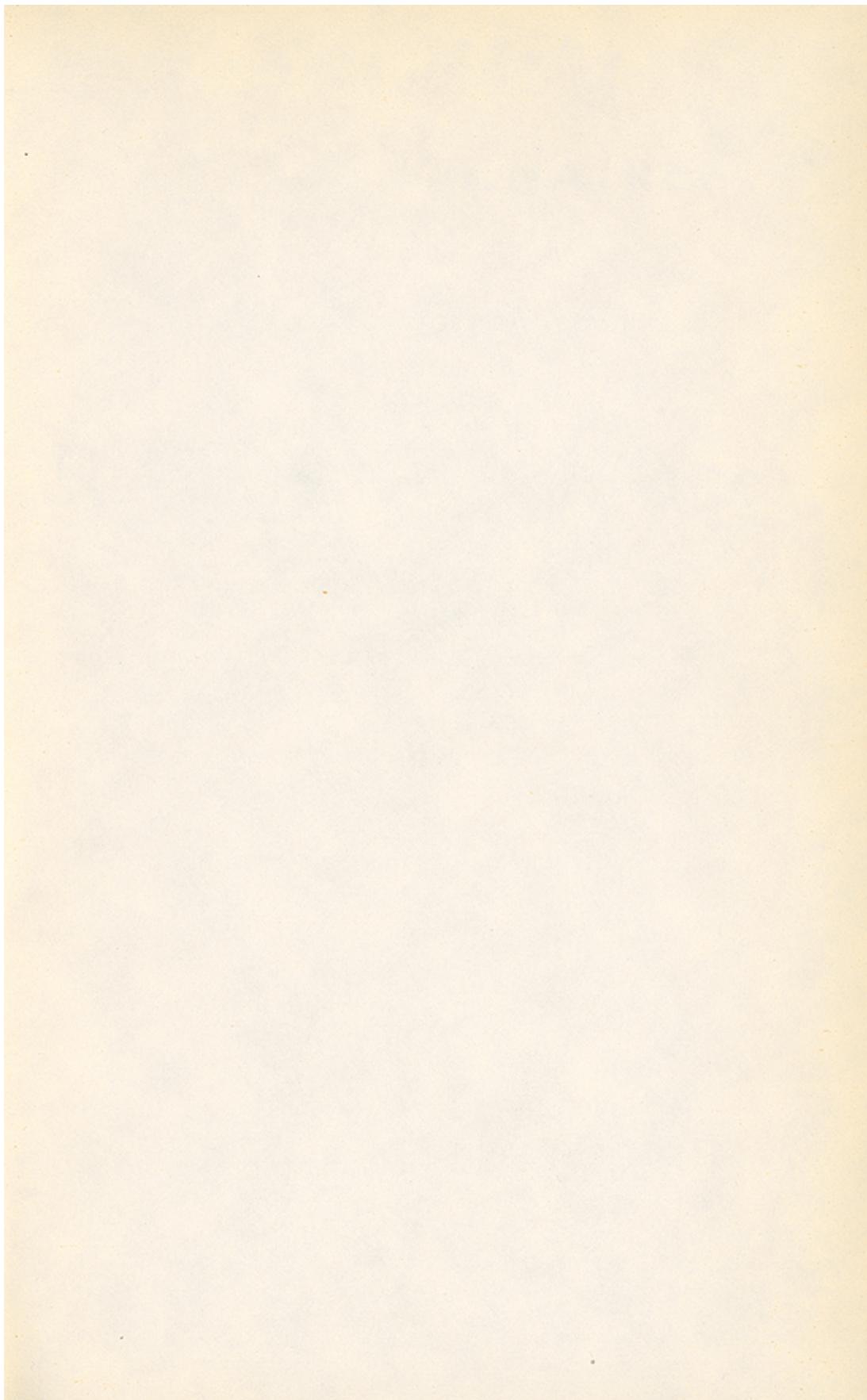


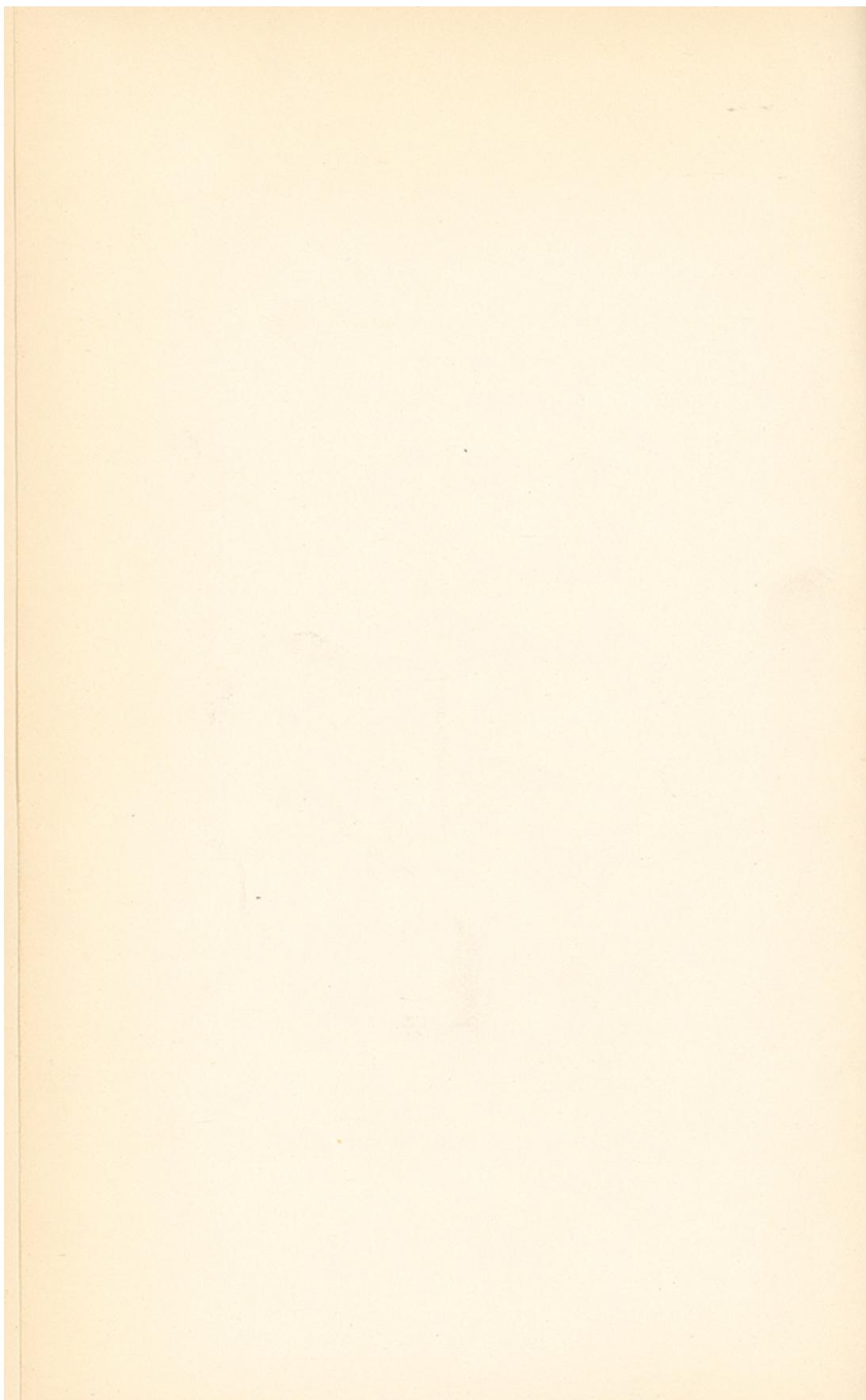












67454

LE CENTENAIRE

de

L'Auscultation Médiate

de

R.-T.-H. Laënnec

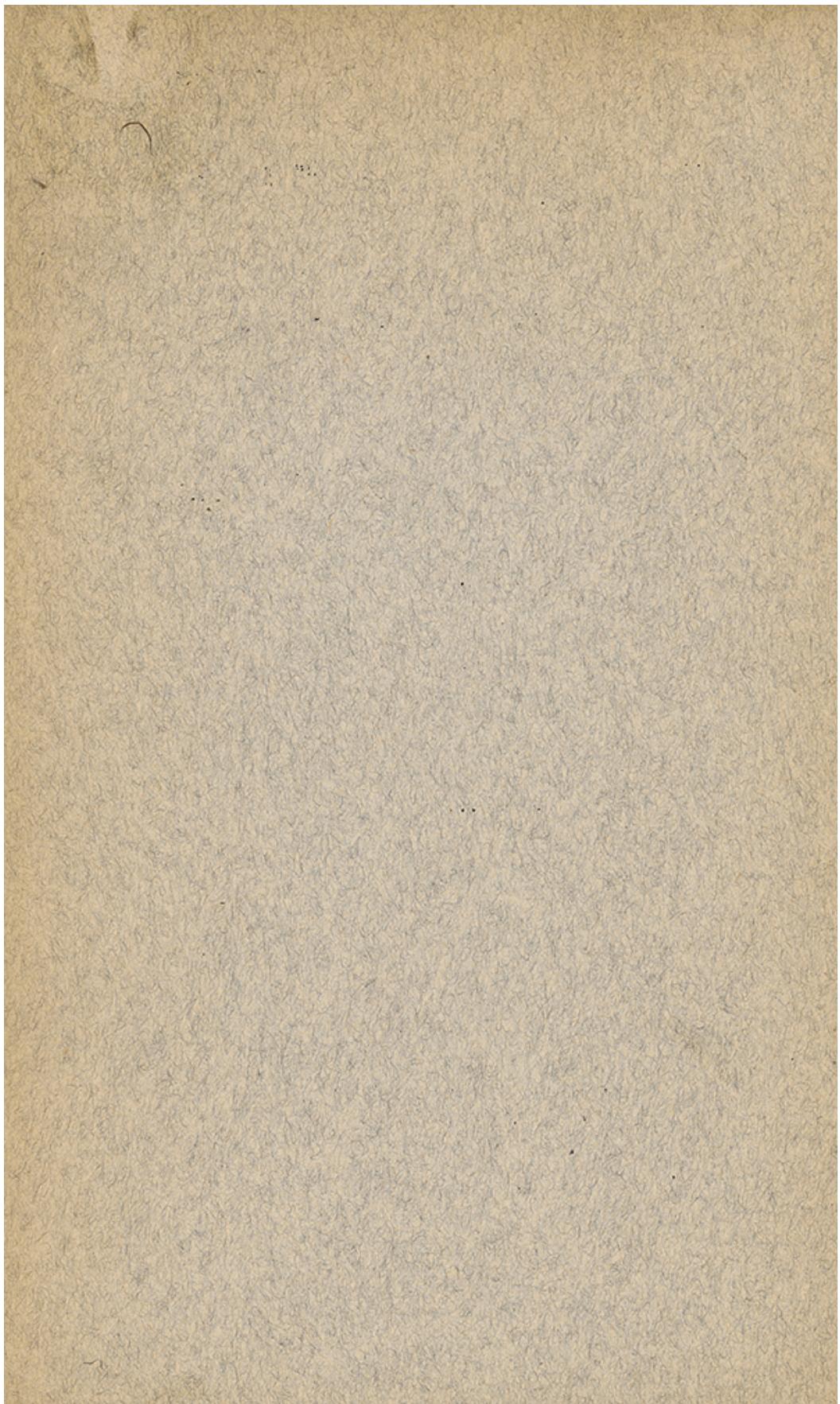
(1781-1826)

MASSON ET C^{ie} ÉDITEURS
LIBRAIRES DE L'ACADEMIE DE MÉDECINE
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1930

PRIX : 3 F. 00

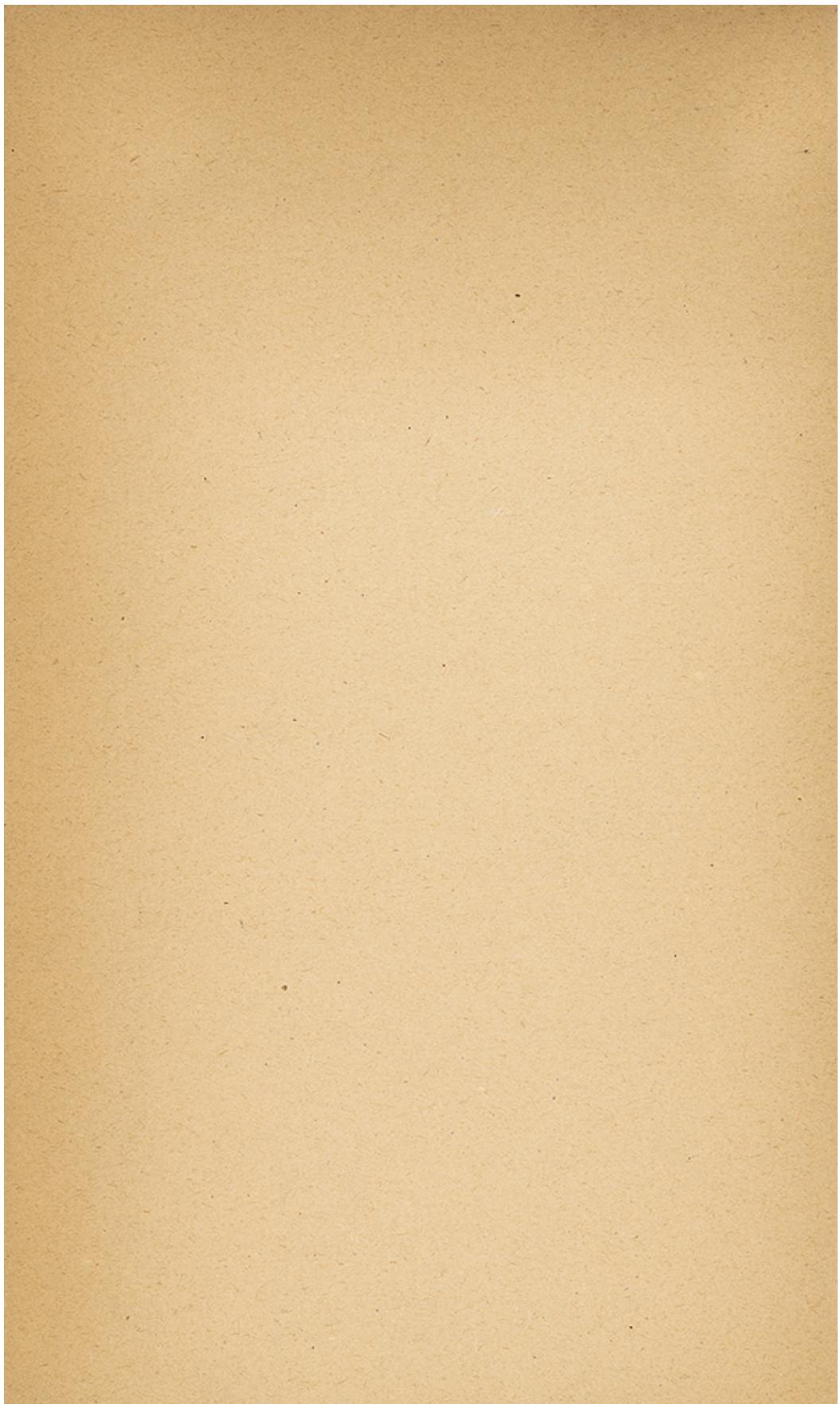
0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

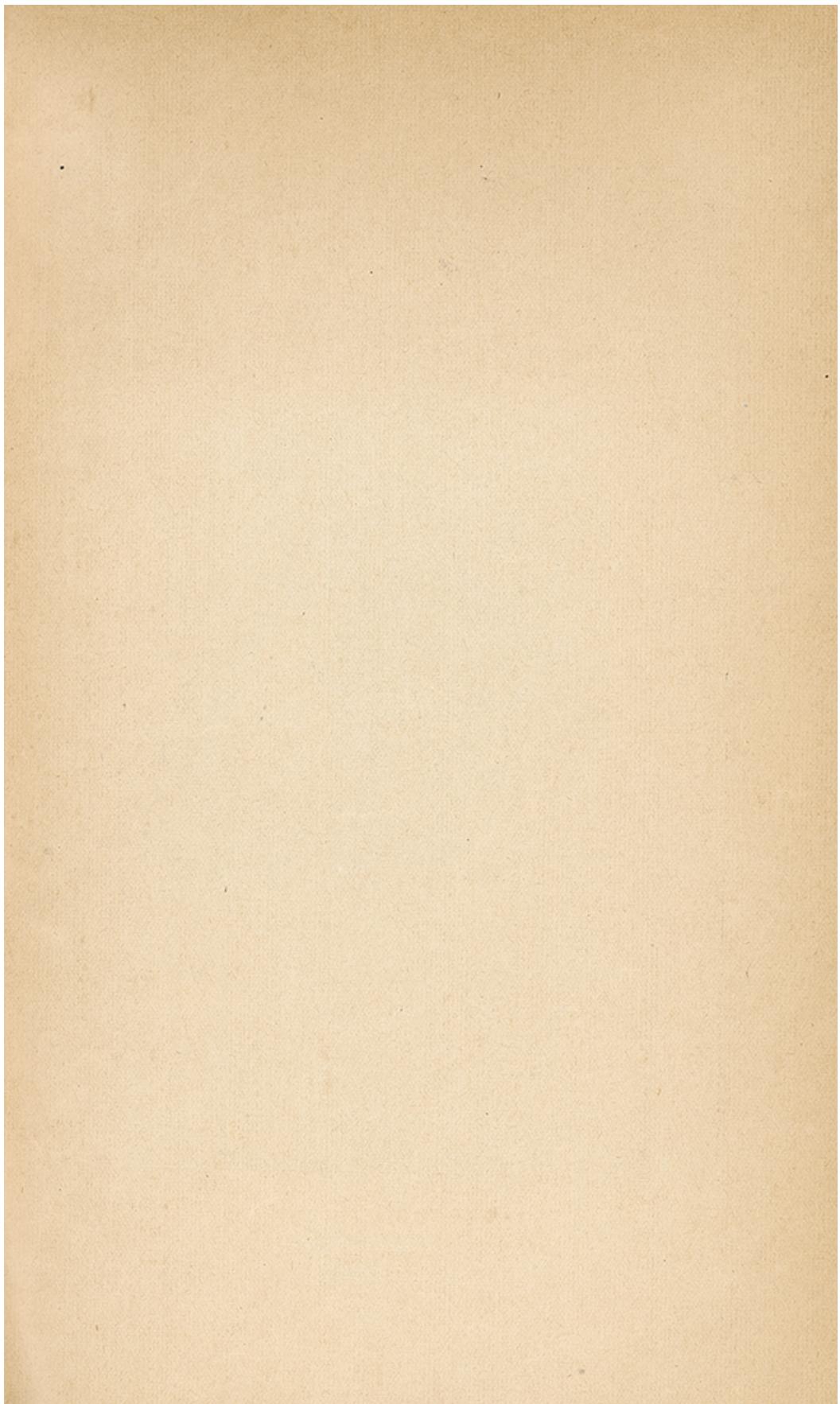




LE CENTENAIRE
De l'Auscultation Médiate
de
R.-T.-H. Laënnec
(1781-1826)

67454







LAËNNEC
1781-1826

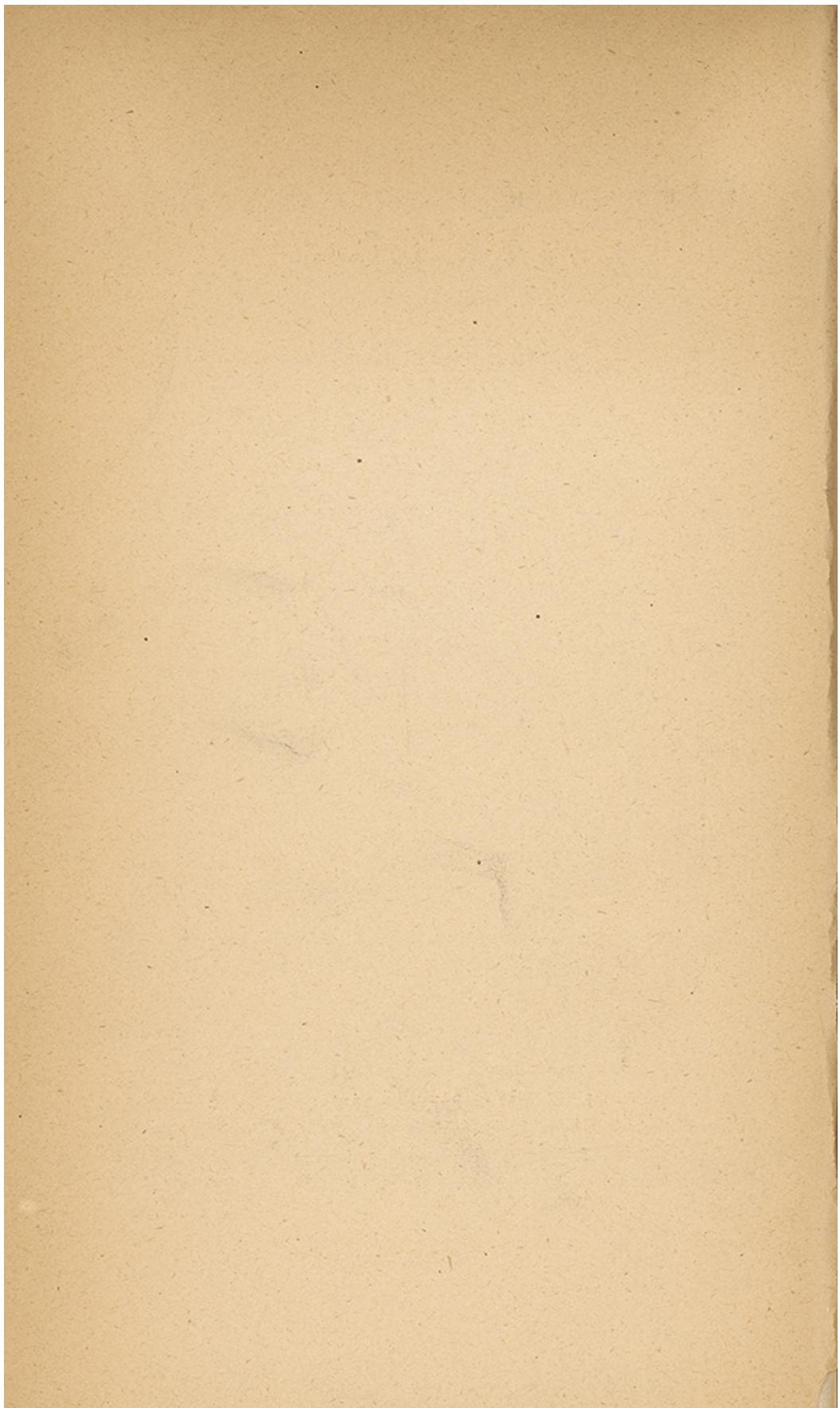
LE CENTENAIRE
de
L'Auscultation Médiate
de
R.-T.-H. Laënnec
(1781-1826)



67454

MASSON ET C^{ie} ÉDITEURS
LIBRAIRES DE L'ACADEMIE DE MÉDECINE
120, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1920



LE CENTENAIRE DE L'AUSCULTATION MÉDIATE
DE R.-T.-H. LAËNNEC
(1781-1826)

Pour fêter le centenaire de la publication de l'*Auscultation médiate* de Laënnec, s'est constitué à Quimper, au mois de juillet 1919, un comité composé de MM. le chanoine Abgrall, président de la Société archéologique du Finistère, docteur Chauvel, président du Syndicat des médecins du Sud-Finistère, docteur Colin, président, docteur Mével, vice-président, docteur Le Clech, trésorier et docteur Lagriffe, secrétaire de l'Association des médecins du Finistère.

Ce comité, après avoir élaboré le programme des fêtes, a décidé de faire appel au concours du Conseil général du Finistère, des villes de Quimper et Ploaré, des médecins du Finistère et de la Société archéologique.

Le programme arrêté prévoyait : d'abord, le dépôt d'une palme au pied de la statue de Laënnec à Quimper ; ensuite, l'apposition d'une plaque commémorative sur la maison ayant remplacé, il y a une dizaine d'années, la véritable maison natale de Laënnec ; enfin, une visite au cimetière de Ploaré et au manoir de Kerlouarnec où Laënnec mourut, le 13 août 1826.

Le comité, tout en cherchant à conserver à cette commémoration le caractère purement local que les circonstances exigeaient, estima qu'il était indispensable d'y associer le Collège de France, la Faculté de médecine de Paris, l'Ecole de médecine de Nantes et l'Association générale des médecins de France, qui, en 1868, avait eu la pieuse inspiration du monument de Quimper.

Le Collège de France déléguait M. le professeur Gley, titulaire d'une de ses chaires de médecine, membre de l'Académie de médecine.

La Faculté de médecine de Paris se fit représenter par M. le professeur Maurice Letulle, professeur de clinique médicale, membre de l'Académie de médecine.

L'Ecole de médecine de Nantes envoia une délégation composée de MM. les professeurs Miraillé, directeur de l'Ecole, Olive, Rappin, directeur de l'Institut Pasteur de Nantes et Rouxau.

Enfin, l'Association générale des médecins de France fut représentée par son président, M. le docteur Bellencontre et par son secrétaire général, M. le docteur Levassort.

Les fêtes se sont déroulées suivant le programme prévu, le 12 octobre 1919, à Quimper, en présence des délégations, de M. le Préfet du Finistère, de Mgr l'Evêque de Quimper et de Léon, de M. le Maire et du Conseil municipal de Quimper, de l'Inspecteur d'Académie, des Proviseur, Directeurs, Professeurs et élèves des Lycée, Collèges et Ecoles de la ville et en présence, aussi, de la famille Laënnec.

Discours de M. le docteur COLIN

PRÉSIDENT DU COMITÉ ET DE L'ASSOCIATION DES MÉDECINS DU FINISTÈRE

Après les terribles épreuves que nous venons de traverser pendant plus de quatre ans, alors que le plus noble sang a été répandu pour le salut et pour la gloire de la patrie, nous avons été heureux de penser que, grâce à nos morts héroïques, la France allait pouvoir reprendre ses traditions de clarté, d'humanité et de solidarité dans l'union de tous les citoyens.

La mort a déjà trop fait son œuvre; il faut nous efforcer, maintenant, de faire renaître la vie.

Aussi devons-nous une impérissable reconnaissance à ceux qui, par leur science et leur génie, nous ont ouvert la voie qui nous conduira à l'exaltation de la race.

Nous ne pouvons choisir un meilleur guide que le grand breton que les médecins et les archéologues du Finistère vous ont conviés à honorer aujourd'hui.

Laënnec était un breton de vieille souche, il était Quimperois et c'est pour cette raison que Quimper a pris l'initiative de célébrer le centenaire de l'œuvre capitale du maître.

La première édition du *Traité de l'auscultation médiate* parut en 1819: ce fut une révélation qui vint transformer, comme par miracle, les données incomplètes et empiriques sur lesquelles reposait, jusqu'alors, la science médicale.

Nous avons peine à nous imaginer aujourd'hui comment nos arrière grands anciens pouvaient soigner les maladies thoraciques, particulièrement, avant la géniale découverte.

Mais, je m'arrête, des voix plus autorisées que la mienne vous diront ce que fut Laënnec, ce que fut son œuvre.

Nous n'avons pas, d'ailleurs, modestes praticiens bretons, l'outr-

guidance de prétendre magnifier comme il conviendrait le grand savant, le maître génial. Nous voulons, simplement, honorer notre ancien confrère, notre grand compatriote dans une cérémonie intime et, pour ainsi dire, familiale.

C'est dans cet esprit que, en dehors même des hauts pouvoirs du pays, nous n'avons fait appel, pour rehausser l'éclat de cette manifestation, qu'aux descendants de Laënnec, au Collège de France où, pour la première fois, Laënnec monta dans la chaire magistrale, à la Faculté de médecine de Paris, où il reçut la consécration doctorale, à l'Ecole de plein exercice de Nantes, où il fit ses premières études, à l'Association générale des médecins de France, qui représente tout le corps médical français, enfin au département du Finistère et à la ville de Quimper qui ne nous ont pas marchandé leur concours.

Tous, nous les remercions d'avoir répondu à notre appel et d'être venus s'incliner devant l'image de Laënnec.

C'est à la Faculté de médecine de Paris qu'il appartient de présider à la grande solennité mondiale de la reconnaissance et du souvenir qui groupera les savants de tous les pays civilisés; c'est à Paris qu'il appartient de compléter notre modeste effort par une splendide apothéose.

Discours de M. le chanoine ABGRALL

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DU FINISTÈRE

Ce doit être un sujet de surprise et d'étonnement pour vous de voir un vieux chanoine venir prendre la parole immédiatement après l'allocution de M. le docteur Colin, président de l'Association générale des médecins du Finistère, et vous menacer d'un sermon, avant les discours des très honorés maîtres, les professeurs de l'Ecole de médecine de Nantes et de la Faculté de médecine de Paris. C'est peut-être un privilège de l'âge. En effet, ils sont peu nombreux dans cette assemblée ceux qui, comme moi, ont été, il y a 51 ans, le 15 août 1868, témoins de la grande manifestation qui eut lieu pour l'inauguration de cette statue du grand Laënnec, au pied de laquelle nous nous trouvons en ce moment ; il y a 51 ans de cela, et je m'en souviens encore absolument comme si c'était hier. Je terminais mes études au séminaire de Quimper, et au sortir des vêpres de la cathédrale, je me sentis, avec tous mes compagnons, profondément impressionné en voyant cette grande et imposante réunion de médecins bretons et français, de graves professeurs en robe, accourus pour rendre hommage à la science et à la mémoire vénérée de notre éminent compatriote.

Et parmi les sommités médicales alors en vue, on pouvait reconnaître les plus célèbres de nos médecins du Finistère, les Chauvel de Quimper, les Gestin et les Penquer de Brest et un autre que je connaissais plus particulièrement, le renommé docteur Morvan de Lannilis, l'élève préféré, le disciple très aimé du grand Nélaton. Vous voyez que c'est déjà de l'histoire ancienne.

•••

Mais il y a autre chose... Je représente ici la Société archéologique du Finistère, et nous avons le droit de revendiquer un peu Laënnec comme nous appartenant, c'est ce que je vous expliquerai tout à l'heure. Mais dès maintenant je dois déclarer que si cette belle solennité nous réunit aujourd'hui, l'initiative ou l'indication en est due à notre Société archéologique. Dès le mois de mars dernier, deux de nos plus jeunes confrères me firent observer que cette année 1919 sonnerait le centenaire de la découverte de l'Auscultation, et qu'il conviendrait de commémorer ce si important événement. Je pris soin immédiatement de vérifier le fait, en allant consulter à la bibliothèque municipale ; et en tête du premier des deux volumes du *Traité de l'Auscultation médiate*, offerts par Laënnec lui-même à la bibliothèque de sa ville natale avec paraphe de sa main, j'ai pu constater que la belle dédicace latine qui en fait le prologue est ainsi datée : *Duodecimo calendaris sextiles 1819, 21 juillet 1819.*

Je me suis empressé de faire part de cette constatation à MM. les médecins de Quimper, et tout particulièrement au Président de l'Association des médecins du Finistère, qui y pensait déjà un peu, mais qui, dès ce moment, s'est employé à former un comité et à organiser la solennité qui nous réunit aujourd'hui.

Mais j'ai ajouté que Laënnec nous appartient un peu. En effet, c'est à des membres de notre Société archéologique que l'on doit les travaux publiés sur Laënnec, du moins dans notre département.

L'un de nos fondateurs, M. Armand du Châtellier a écrit en 1885 une volumineuse étude intitulée : *Les Laënnec sous l'ancien et le nouveau régime, de 1763 à 1836.*

L'un de nos vice-présidents, M. Trévédy, ancien président du Tribunal de Quimper, a fait de son côté différentes recherches relatives à notre héros : 1^o La maison natale du docteur Laënnec, 1884. 2^o Le docteur Laënnec fut-il élève du collège de Quimper ? 1887. 3^o Michel Laënnec et l'éloquence académique à Quimper au XVIII^e siècle, 1887.

Sur la première de ces études je dois dire un mot, afin d'expliquer et de justifier une cérémonie, un geste que nous devons accomplir après la clôture de cette réunion.

Comme suite à l'inauguration de la statue en 1868, le bon docteur Lallour, plein de zèle et un peu pressé, voulut que l'on signalât au

public la maison où était né le célèbre médecin, dont Quimper se glorifiait à juste titre. Il prit des informations hâtives auprès d'une dame, ancienne amie de la famille, qui lui indiqua une maison de la rue de la Vieille-Cohue, presque à l'extrême ouest, si bien que, sans autre contrôle, une plaque fut apposée au-dessus de la porte de cette maison, avec ce libellé : « Ici est né Laënnec », et que l'on changea le joli nom moyenâgeux de cette rue de la Vieille-Cohue ou de vieille halle en celui de rue Laënnec.

Quelques années après, quinze ans pour bien préciser, M. Trévédy qui était un chercheur curieux, qui fouillait tous les coins du vieux Quimper et scrutait avec conscience tous les vieux papiers, M. Trévédy qui avait l'instinct et le tempérament d'un juge d'instruction plutôt que l'âme d'un président de tribunal, conçut des doutes sur cette attribution et se livra à une enquête sérieuse. — D'une lettre du père de Laënnec, datée du 11 décembre 1795 et publiée par Armand du Chatellier en avril 1883, de quelques autres constatations faites sur le plan de la ville de Quimper et dans les actes de l'Enregistrement, M. Trévédy arrive à conclure, en toute clarté et certitude, que la maison natale de Laënnec était, comme dit son père, située sur le port ou sur le quai, devant le pont, en face de l'ancien mail ou Parc-Costy, des promenades, des rivières et de la préfecture ; et cet emplacement ne convient qu'à un seul point, la maison nouvelle occupée actuellement par M. le docteur Renault, construite il y a quelques années à la place de celle que nous avons vue précédemment habitée par la famille Serret de Bécourt.

Le savant professeur de l'école de médecine de Nantes qui s'est fait l'admirateur passionné, l'historiographe de Laënnec et qui va vous parler tout à l'heure, M. le docteur Rouxéau, d'accord avec la corporation des médecins bretons, a émis le vœu que l'ancienne erreur fût réparée. Voilà pourquoi, à la clôture de cette série de discours, nous devons aller en cortège accomplir une cérémonie, faire un geste qui a son importance et sa signification, nous irons apposer une plaque nouvelle sur la façade de la maison du docteur Renault, donnant l'indication de l'emplacement de la maison réelle et authentique où est né le grand homme. Les *errata* sont toujours fâcheux et ennuyeux, mais ils sont une preuve de probité, et il vaut mieux y recourir que de laisser se perpétuer l'erreur.

Encore un point qui est du domaine de la Société archéologique. Notre bulletin publie en ce moment une étude de M. Esnault, agrégé

des Lettres, précédemment professeur au Lycée de Nantes, et maintenant nommé à un des lycées de Paris, étude intitulée : *Laënnec bretonnant*. — Notre docteur avait pu parler breton dans ses toutes jeunes années, à Quimper et à Elliant ; mais transplanté à l'âge de 7 ans chez son oncle Guillaume, médecin à Nantes, il dût oublier rapidement les premiers balbutiements de son enfance. En 1805, il se prend d'une belle passion pour l'étude de la langue bretonne, et si cette nouvelle direction est d'abord une simple boutade, elle arrive bientôt à constituer un travail motivé et raisonné, ayant un but vraiment légitime, car cette connaissance de la langue du pays le mettra bien plus facilement en état de s'entretenir avec les pauvres soldats et conscrits bretons qu'il a occasion de soigner dans les hôpitaux de Paris, et aussi de correspondre d'une façon détaillée avec ses fermiers de Kerlouarnec, de leur donner les meilleurs conseils pour l'exploitation et la mise en valeur de leurs terres, comme aussi de leur exposer ses droits de propriétaire et leurs devoirs en ce qui regarde le bon entretien de toutes choses.

Ce sont ces lettres et correspondances bretonnes que M. Esnault nous donne dans notre bulletin, et l'on peut y constater que si les débuts sont faibles, les progrès dans cette langue deviennent assez rapides, et que les lettres de 1815 sont arrivées vraiment à une très satisfaisante correction et à une bonne connaissance de l'état d'esprit des cultivateurs avec lesquels il est en rapport.

J'ai le devoir d'être court, et ces simples aperçus doivent suffire pour montrer le bien-fondé de la mainmise de la Société archéologique sur la personnalité de Laënnec.

..

Mais il me reste un autre point à vous exposer. — En ce centenaire de la découverte de l'auscultation médiate, les malades, les souffrants, les languissants, les centaines, les milliers, les millions d'infirmités que Laënnec a aidé à guérir ou à soulager, n'ont-ils pas le droit et le devoir de dire merci à leur bienfaiteur ? Je crois avoir un titre pour les représenter tous aujourd'hui. Aumônier de l'hôpital mixte de Quimper depuis 33 ans, j'ai vu passer dans les salles de cet établissement des centaines, des milliers de malades, et parmi eux combien nombreux ceux qui sont frappés du mal terrible que Laënnec a voulu conjurer ou enrayer ! Grâce aux soins des médecins guidés et éclairés

par la nouvelle méthode d'exploration, ils sont innombrables ceux qui ont été sauvés ou qui, du moins, ont eu la vie prolongée. — Au nom de tous, de tous les malades de l'Univers qui depuis cent ans lui sont redevables du bienfait de la guérison ou de l'amélioration, nous avons le devoir d'élever la voix pour crier un merci enthousiaste au médecin génial qui a été leur sauveur.

Et c'est pour moi aussi un devoir de dire un mot du Laënnec chrétien. — Presque au sortir des ténèbres de la période révolutionnaire, en 1802, il trouva la lumière, et dans la société d'amis d'élite devint un convaincu et un fervent. Nous n'entrerons pas dans des détails circonstanciés, mais on peut citer du moins la lettre émue qu'il écrivit à l'évêque de Quimper, Mgr Dombideau de Crouseilles, pour lui demander en grâce l'envoi d'un aumônier breton et de religieuses bretonnes, destinés à prendre soin des pauvres soldats de Basse-Bretagne, qui se morfondaient et dépérissaient dans les hôpitaux de Paris faute d'une âme compatissante qui pût les comprendre, les réconforter et les guérir de leur terrible nostalgie, ce mal du pays qui devenait, hélas ! mortel pour eux.

Nous n'avons pas non plus le loisir de parler de sa vie chrétienne si édifiante pendant ses séjours à Ploaré, de sa piété si simple qui faisait l'admiration de tous. Contentons-nous de dire que le nom de Laënnec est, pour tous, la personification du médecin chrétien, si bien que la Société des jeunes étudiants catholiques à Paris a pris la dénomination de Conférence Laënnec.

Médecins qui êtes réunis en ce moment devant la statue de votre illustre prédécesseur, vous êtes tous chrétiens, et ceux mêmes d'entre vous qui ne croient pas l'être ou ne veulent pas se l'avouer, le sont sans s'en rendre compte. Tous vous exercez un vrai sacerdoce. Vos qualités, vos vertus sont des vertus chrétiennes. Votre vie est faite de dévouement, d'héroïsme, de compatissance à ceux qui souffrent, de soins paternels pour les soulager. Je suis en bonne place pour en être témoin, et, vous l'avouerai-je, combien de fois j'ai été ému, édifié, en constatant, chez ceux d'entre vous avec lesquels je suis souvent en contact, cet oubli de soi-même, ce don de soi, pour venir au secours du malade. — Le médecin n'est-il pas, selon une définition qu'on me donnait dernièrement, un homme qui guérit quelquefois, soulage souvent et console toujours ?

Très honorés maîtres, messieurs les professeurs de l'école de Nantes et de la Faculté de Paris, vous avez une belle mission à remplir. Vous

avez entre les mains les intelligences et les cœurs de vos élèves, de vos jeunes étudiants. Distribuez à leur esprit les trésors de la science, et dans leurs cœurs versez abondamment la compassion, la pitié, la bonté, le dévouement ; ce sont les éléments de la charité chrétienne prêchée par le divin Sauveur qui a passé en faisant le bien, et avec tous ces dons vous ferez de vos élèves les dignes émules, les continuateurs de notre bon, de notre noble, de notre grand Laënnec.

Discours de M. le docteur BELLENCONTRE

PRÉSIDENT DE L'ASSOCIATION GÉNÉRALE DES MÉDECINS DE FRANCE

Je laisse aux maîtres éminents qui représentent ici la Faculté de Paris, le Collège de France et l'Ecole de Nantes, MM. les professeurs Letulle, Gley et Roux, la tâche et l'honneur de juger l'œuvre de Laënnec.

A eux de déposer au pied de ce bronze des lauriers ; je me contenterai, au nom de l'Association Générale des Médecins de France, d'y déposer quelques fleurs.

Je doute que les touristes pressés, qui traversent cette jolie ville de Quimper au son des trompes bruyantes et qui, d'aventure, en quête d'un repas ou d'un gîte, s'arrêtent distraitemennt au pied de la statue de Laënnec, se rendent un compte très exact de ce qu'il fut et de ce qu'ils lui doivent.

Un général gagne-t-il une bataille ? L'humanité entière le sait et se le rappelle.

Le savant, le médecin, moins heureux, partagent, sur ce point, le sort des grands statuaires et des grands architectes.

La postérité bénéficie de leurs travaux, la foule passe distraite, parfois admirative et émue devant leurs œuvres, mais toujours ignorante de leur nom.

Dans la suite des siècles, les enfants sauront, fort heureusement, quels ont été les destructeurs de la basilique de Reims, les hommes, depuis longtemps déjà, ont oublié le nom de ses architectes géniaux. Qu'importe d'ailleurs !

Un culte universel, mais limité à une élite, convient mieux à Laënnec dont les aspirations, les pensées avaient une telle élévation qu'on a pu dire de lui qu'il « avait peu vécu sur la terre ».

Sa vie fut solitaire et studieuse ; il connut dès l'enfance les émotions d'une époque tourmentée.

A 11 ans, il voit l'échafaud révolutionnaire se dresser sous les fenêtres de la maison familiale, à Nantes : à 14 ans et 7 mois, il entre comme interne dans les hôpitaux militaires ; à 17 ans, il suit, comme médecin militaire de 3^e classe, une colonne volante des armées de la République, chargée d'une opération de police un peu rude dans le Morbihan insurgé.

Au retour de cette expédition, il reprend ses études et, de cette époque, date ce petit billet classique adressé à son père : « Mon cher père, je n'ai plus ni chapeau, ni chemise, ni un sou en poche ; si vous êtes aussi pauvre que moi, je vous plains, si vous êtes riche, je vous prie de m'envoyer deux louis. » — Eternelle chanson de la jeunesse que nous avons tous chantée et que nous regrettons tous !

Puis c'est le doctorat, l'installation : 150 francs de recettes la première année, 400 francs la seconde. Laënnec est nommé médecin de l'hôpital Necker, il y réunit les éléments du célèbre *traité de l'Auscultation médiate* dont nous fêtons le centenaire. Il devient professeur, académicien, médecin de la Cour. A 45 ans, Laënnec entrait dans l'éternité et dans la gloire.

Ce grand savant fut un grand lutteur. Les novateurs se heurtent toujours à la myopie intellectuelle de leurs contemporains ; c'est une loi.

La lumière ne dissipe pas instantanément les ténèbres ; il y a de lentes aurores. Tout le monde connaît la rivalité de Laënnec et de Dupuytren, jaiouxs des premières recherches anatomiques d'un jeune concurrent ; mais sa polémique avec Broussais fut infiniment plus vive et plus pittoresque.

Broussais, grand, large, le verbe sonore, impérieux, prétentieux ; Laënnec fluet et grêle, toute la vigueur de son être condensée en son splendide cerveau qu'abritait un vaste front.

Broussais traite « d'assassins et d'empoisonneurs publics » les adversaires de ses idées dont il faisait des dogmes ; dans son incompréhension, il demande ironiquement à Laënnec s'il a habité le poumon de ses malades pour en décrire avec une telle précision les lésions.

Laënnec répond doucement que le naturaliste n'a pas besoin d'avoir vécu dans une chrysalide pour savoir qu'il en sortira un papillon et, faisant allusion à l'orgueil de son ennemi, il ajoute : « l'amour-propre n'est bon à rien, qu'à étouffer la vérité et à éterniser les discussions ». Ce clair bon sens, cette assurance de l'observateur attentif, cette puissance de déduction, ce dédain supérieur, nous les retrouverons plus

tard dans des luttes analogues, chez un autre géant de la pensée, chez Pasteur.

Quel parallèle intéressant, du reste, à établir entre Broussais, le Mirabeau du Val-de-Grâce, qui a merveilleusement soutenu une erreur et l'a élevée à la hauteur d'une théorie et le sage breton de l'hôpital Necker, qui, avec une ténacité d'apôtre, une logique rigoureuse, sous le contrôle constant de l'anatomie a créé l'auscultation !

L'un a ébloui le monde un instant, l'autre a fondé le plus admirable monument de l'observation médicale.

Son œuvre s'impose par sa grandeur, par la fécondité de ses résultats, elle est mondiale et éternelle.

Le 15 août 1868 eut lieu, ici même, l'inauguration de la statue que, sur la proposition de M. le docteur Lediberder de Lorient, l'Association Générale des Médecins de France, à l'aide d'une souscription publique, a élevée à Laënnec.

Aujourd'hui, M. le docteur Colin, président, MM. les Membres du Bureau et de la Société des Médecins du Finistère, nous réunissent dans une manifestation de piété scientifique et de reconnaissance, nous devons les en féliciter hautement et les en remercier. Ne laissons jamais éteindre la lampe qui éclaire le sanctuaire de nos gloires !

Comme vos prédécesseurs, mes chers collègues, vous avez pleinement compris et réalisé le rôle qui revient à l'Association Générale des Médecins de France : prendre part à toutes les manifestations de la vie médicale et même de la vie nationale.

Le haut enseignement trouve son expression dans les facultés, la haute science dans l'Académie.

Vous avez très justement pensé, Messieurs, que les médecins praticiens, hommes de savoir, de labeur, de dévouement, qui portent jusqu'aux coins les plus reculés du pays le flambeau qui leur fut transmis par leurs maîtres, doivent trouver, dans leur association confraternelle, non seulement un appui et une protection, mais encore la représentation de leurs idées, de leurs sentiments et, pour tout dire, d'eux-mêmes.

La Société des Médecins du Finistère, l'Association Générale des Médecins de France, démontrent ainsi, Messieurs, qu'elles savent honorer leurs gloires dans le passé, comme elles respectent et admirent dans le présent tous ceux qui, dans le silence des laboratoires ou dans l'activité recueillie des hôpitaux, continuent l'effort des grands ancêtres.

Discours de M. le docteur RAPPIN

DIRECTEUR DE L'INSTITUT PASTEUR DE NANTES

Délégué par l'Office central de Nantes, qui réunit les différentes œuvres antituberculeuses de la Loire-Inférieure, j'ai l'honneur en même temps de pouvoir demander la parole au nom de notre Institut Pasteur et du Laboratoire où, depuis 25 ans, je poursuis l'étude du problème tuberculeux. C'est à ce double titre que je viens offrir ici un hommage ému d'admiration à la mémoire du grand Laënnec.

Je ne saurais trop saisir l'occasion qui m'est offerte ainsi par cette solennité pour tenter de présenter les idées, qui dans mon esprit ne peuvent qu'être utiles aux efforts qui se poursuivent, dans tous les pays, contre le fléau qui décime l'humanité.

Nos confrères vont, par ailleurs, si bien développer la grande œuvre de Laënnec, que je ne puis me permettre de revenir de ce côté.

Nul autre savant n'aura plus magistralement et plus efficacement ouvert la voie sur l'étude de la tuberculose que ce Breton de génie qui, mort en pleine période de production, eut cependant le temps, grâce à son génie, de jeter à la fois un jour nouveau, aussi bien sur l'étude clinique et anatomique, que sur la nature même de cette maladie.

En quelques années, il orientait la science, dans la direction si féconde d'où devaient sortir plus tard les grands travaux de notre Villemin et de toute la pléiade des histologistes, Cornil, Grancher, Thaon et autres, qui ne devaient, en somme, que confirmer par le microscope ce que Laënnec avait su dès l'abord démêler par l'étude macroscopique des lésions tuberculeuses.

Son génie synthétique avait su unifier, d'un coup d'œil, toutes les lésions qu'engendre le processus tuberculeux et il en pressentait en quelque sorte la nature parasitaire, alors que l'Ecole allemande, toujours lourde et diffuse, devait venir ensuite dissocier ces lésions et jeter, on peut dire, le trouble, dans une étude si supérieurement éclairée. Que

dire en outre de l'admirable découverte de l'auscultation qui venait illuminer, révolutionner la Clinique elle-même.

Comment la commémoration de tels services ne se serait-elle pas imposée d'abord aux compatriotes de ce grand Breton, et en même temps à tous ceux qui, émus, troublés sans cesse par le péril que fait courir à la race, au monde entier, cette peste des temps modernes, cherchent à organiser de plus en plus la lutte contre elle.

Et ne vous semble-t-il pas, Messieurs, qu'au milieu des démonstrations, si aimables et si intimes, qui caractérisent cette solennité, celle-ci doive marquer comme un nouvel élan, un nouveau point de départ pour la continuation de cette lutte.

C'est encore honorer davantage la grande œuvre de Laënnec que de chercher à la poursuivre, à la continuer cette fois avec tous les moyens, tous les éléments de succès que nous fournissent les connaissances si précieuses et si fécondes qui, depuis un siècle, ont été amassées sur la tuberculose.

Quel chemin parcouru depuis les travaux de Villemin, démontrant, envers et contre toutes les oppositions, la contagiosité du tubercule et la nature animée de ce contagé ; depuis les immortels travaux de Pasteur, depuis la découverte mémorable de Robert Koch, venant apporter enfin aux chercheurs la base la plus solide pour leurs futures découvertes !

Quel spectacle plus réconfortant, aussi : celui que nous offre cette organisation mondiale qui, en attendant que la tuberculose soit vaincue par les moyens scientifiques et rationnels dont les laboratoires poursuivent l'étude et la réalisation, oppose à son extension les principes et les méthodes d'ordre social les meilleurs pour limiter les coups cruels qu'elle ne cesse de frapper !

Cette organisation s'est étendue partout et nous avons eu récemment à admirer le plan de défense si grandiose et si sûr que nos amis Américains ont su adopter et sont venus nous faire connaître, dans tous ses détails, nous aidant même avec toute la générosité de leur grand cœur, comme le rappelait si heureusement notre maître Létulle dans un article récent.

De tous côtés la lutte s'est organisée et dans cette question sociale toutes les bonnes volontés se donnent la main. A Nantes, grâce à la savante direction du Président M. Ricordeau et à ses qualités remarquables d'administrateur, grâce au concours des œuvres déjà existantes, notre Office central a commencé d'étendre encore le réseau de

défense déjà établi pour enrayer la marche de plus en plus envahissante du fléau.

Il n'est pas douteux, en se basant même seulement sur les premiers résultats obtenus ainsi en France et sur ce que les nations étrangères sont parvenues à réaliser, que la lutte ainsi entreprise permettra d'amener un abaissement encore plus sensible dans la mortalité et dans la morbidité tuberculeuses.

Mais, Messieurs, et c'est ici que l'homme du Laboratoire vous demande de lui permettre d'exposer très nettement et très sincèrement sa pensée :

Cette lutte si bien dirigée, qui dispose de moyens si puissants et d'une organisation, dont le plan savamment établi semble répondre aux fins pour lesquelles il a été conçu, toutes ces œuvres d'assistance et de bienfaisance qui s'unissent au point de vue social, pour s'opposer à l'extension et aux coups de la tuberculose, tout cet ensemble, enfin, de mesures préventives, peut-il être réellement jugé suffisant pour amener définitivement l'extinction du fléau ; il n'en est rien, et, quelques efforts que l'on fasse dans ce sens, il subsiste dans cette œuvre immense et généreuse de défense sociale une lacune qu'il serait d'ailleurs, maintenant, facile de combler.

Depuis Laënnec, depuis Villemain, depuis Robert Koch, de nombreux et importants travaux ont été amassés qui désormais devraient être utilisés pour orienter la lutte antituberculeuse dans la voie qui doit diriger du reste et qui a dirigé jusqu'ici tous les moyens de la lutte contre les maladies infectieuses, depuis les travaux de Pasteur.

C'est la voie scientifique seule qui mettra un terme à la grande et cruelle épreuve, dont souffre de ce côté l'humanité toute entière. C'est en mettant à profit toutes les ressources, que dès maintenant nous offre l'œuvre des laboratoires, que l'on coupera court à ce fléau.

Même en dehors des travaux étrangers, ceux du regretté professeur Arloing, ceux de Calmette nous ont montré qu'il est possible d'obtenir des races de bacilles tuberculeux atténués qui, inoculés à l'animal, confèrent à celui-ci, sinon une immunité complète, du moins une résistance véritable contre l'infection tuberculeuse, et, s'il m'est permis de noter ici mes propres observations, je puis rappeler qu'il m'a été possible de constater, dans un petit nombre d'expériences, il est vrai, mais suffisant pour entraîner la conviction, la possibilité de vacciner

le cobaye, animal encore plus réceptif que l'homme. Je n'insisterai pas ici sur les différentes méthodes de lutte et de cure, que j'ai pu étudier dans ces 25 années de recherches ; mais je puis bien dire en m'appuyant sur les travaux et les découvertes de nos savants et sur mes observations personnelles que l'on néglige trop toute l'aide que les travaux des laboratoires sont venus apporter à la lutte antituberculeuse.

Tous ces matériaux sont en quelque sorte à pied-d'œuvre et ne demandent qu'à être utilisés pour construire enfin le grand édifice qui consacrera la victoire définitive contre la tuberculose.

Pour réaliser ce but, il suffit maintenant de coordonner tous les efforts des chercheurs, en leur permettant pour ainsi dire de mettre au point les résultats de leurs recherches.

Sérum antituberculeux, méthodes et procédés divers de vaccination, étude de races microbiennes dont les sécrétions constituent des agents, on peut dire, naturels d'atténuation du bacille, application des méthodes de Vaccino-Thérapie contre cette infection, bien d'autres directions encore, tout devrait être mis en œuvre pour apporter enfin de ce côté l'appoint définitif en vue de mettre un terme à ce fléau.

Pour y parvenir que faut-il ? Une organisation scientifique véritable, une action commune de tous les Laboratoires qui se sont voués plus spécialement à ces recherches, enfin une étude et une application rationnelles et vraiment scientifiques des diverses méthodes spécifiques déjà élaborées en vue de la prophylaxie et de la cure de la tuberculose. Je ne puis ici, Messieurs, entrer dans le détail du plan que déjà, dès 1913, notre collègue Calmette avait présenté en ce sens dans une conférence sur ce sujet ; mais outre que maintenant, grâce aux derniers travaux, ce plan pourrait être de beaucoup simplifié, il est permis d'affirmer que si l'on voulait résolument s'engager dans cette voie la tuberculose ne tarderait pas à être vaincue.

M'appuyant sur l'ensemble des travaux amassés sur ce grand sujet et sur mes observations personnelles, j'ai cru, Messieurs, pouvoir vous dire ici toute ma pensée, souhaitant que dans l'intérêt de tous elle soit entendue.

Pour l'exprimer, aucune occasion ne pouvait m'apparaître plus favorable que la célébration du centenaire de Laënnec, de ce médecin de génie qui, en orientant l'étude de la tuberculose dans la voie scientifique, a mérité d'être rangé parmi les grands bienfaiteurs de l'Humanité.

Discours de M. le professeur Alfred ROUXEAU

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE NANTES

Celui dont nous célébrons aujourd'hui le centenaire, que cette charmante cité est fière de tenir pour un des siens et qui, après une vie de durs labeurs, de souffrances et d'abnégation, brève de jours, mais longue de bonnes actions et de découvertes fécondes, abreuvé d'amer-tume et d'outrages, honni des uns, méconnu des autres, mais toujours résigné aux volontés de la Providence, vint mourir à quelques lieues d'ici dans le manoir ancestral, devenu désormais un lieu de pèlerinage, fut certainement un des plus illustres enfants de cette noble Armorique, qui en compte un si grand nombre. Et ce fut un fils reconnaissant, respectueux, aimant, que dis-je? un adorateur passionné de la petite patrie dont le sort se plut à le tenir éloigné et ne lui permit de se rapprocher qu'en des circonstances bien rares.

Pour célébrer cet illustre compatriote, pour glorifier l'homme et le pur Celte qui était en lui, vous avez voulu, Messieurs les organisateurs de ces belles fêtes, donner la parole, non à un habitant de la cité où il vit le jour, mais à un représentant de la ville où il passa les plus heureuses années de son enfance et de sa jeunesse, de cette École de médecine où, pendant six années, il subit la forte préparation qui lui permit, dès le jour de son arrivée à Paris, de se signaler, de l'éclatante façon que vous savez, à l'attention de ses maîtres, à la considération de ses camarades. C'est un grand honneur que vous avez fait à notre ville et à son École de médecine: permettez-moi, Messieurs, de vous en remercier en leur nom et puissiez-vous ne pas regretter la confiance que vous avez témoignée à celui qui, en ce jour solennel, a le dangereux honneur de les représenter, toutes les deux, à vos yeux.

Je disais que notre Laënnec fut un des plus illustres parmi les plus illustres enfants de notre Bretagne. Mais, est-ce assez dire ? Je ne sais si je ne me laisse pas égarer par un mirage — pour être Breton, on n'en serait pas toujours à l'abri, paraît-il, — mais il me semble bien que notre Laënnec doit encore prendre place avant eux, qu'ils s'appellent Abélard, Duguesclin, Chateaubriand ou de tels autres noms qu'il vous plaira de placer au premier rang de notre Panthéon breton ; j'ose dire qu'il fut le plus grand de tous.

Je l'ose dire,

Parce que, dans toute cette existence et malgré le souci le plus scrupuleux de serrer au plus près la vérité, je n'ai pas rencontré, nonobstant tout ce qu'ont pu dire, à l'époque et comme à l'envi, tant de flammateurs plus ou moins patentés et enrégimentés, je n'ai pas rencontré, dis-je, une défaillance, pas une compromission, pas un acte suspect, et que, chez lui, le caractère m'a toujours, paru être à la hauteur du génie. Modestie, droiture, sincérité, indépendance et désintéressement rares; charité simple et sans pompe; abnégation complète et sacrifice absolu de soi-même à l'idéal le plus pur et le plus élevé, voilà, Messieurs, ce qu'il m'a été donné de lire à chaque page du livre de cette courte vie, si prématurément fermé; je n'en vois pas une seule à recouvrir d'un voile et n'y puis relever que de ces imperfections qui donnent quelque chose d'humain à une physionomie qui, par tant de côtés, serait presque celle d'un saint.

Je l'ose dire,

Parce qu'il fut un des esprits les plus vastes que le monde ait connus et que, sans avoir rien de l'érudition stérile et ostentatoire d'un Pic de la Mirandole, son intelligence curieuse et claire s'intéressa à tout, s'attacha à tout, à tout ce qui est utile, à tout ce qui est noble, à tout ce qui est beau : à la musique et à la poésie, à l'architecture et à l'art de l'ingénieur, à la mécanique et à la plupart des sciences, à l'agronomie et à la sylviculture, à l'art de dessiner les jardins et à l'élève du bétail, à l'histoire et à la linguistique, à la théologie et au droit, et qu'il s'adonna à tout, sinon avec un égal bonheur, du moins avec une égale passion, même à la politique, l'une des plus nobles préoccupations de l'esprit humain, quand ce n'en est pas, hélas ! la plus abjecte ; à tous les sports connus de son temps, qu'il pratiqua avec ivresse ; voire aux métiers manuels les plus humbles, dans lesquels il se fit toujours honneur et gloire d' exceller. Il fut bien, en vérité, ce qu'on peut appeler un esprit uni-

versel et, dans cet ordre d'idées, je ne vois guère d'autre figure historique à qui je puisse le comparer que celle de ce grand, de cet illustre, de cet immense Vinci !

Je l'ose dire, enfin,

Quand je considère, après tant d'autres, tout ce qu'il a accompli dans le domaine des sciences médicales !

Il a créé, d'une seule pièce, l'auscultation, cette découverte admirable, ce précieux moyen d'investigation clinique, dont aujourd'hui le médecin ne saurait plus se passer que de l'air qu'il respire ; monument impérissable dont on peut bien dire, avec le poète, qu'il est *ære perennius*, plus éternel que l'airain, dont l'édification tient du prodige et qui a fait de lui un des bienfaiteurs de l'humanité.

Il a fait sortir du néant la pathologie pulmonaire presque toute entière, d'un seul bloc ; autre monument presque aussi beau que le premier, qui n'en est plutôt que le couronnement harmonieux et auquel, depuis un siècle, la postérité n'a pas trouvé une pierre à ajouter, pas une pierre à enlever.

Il a créé, [on] peut bien employer ce mot ici, il a créé l'anatomie pathologique. L'anatomie pathologique, cette base même de la clinique, sans laquelle il ne saurait y avoir de clinique, ni autre chose que l'empirisme le plus vulgaire et le plus grossier. A vingt-cinq ans, Messieurs, il était, dans l'opinion publique, le rival avéré de ce grand, de cet illustre Bichat, père de l'anatomie générale. Il mérita, certes, le titre qui lui fut décerné, à cette époque : il fut bien le Bichat de l'anatomie pathologique.

Enfin, pour rappeler un mot récent, parole si juste et depuis trop longtemps attendue, il a créé, et c'est là peut-être son principal titre de gloire, il a créé la méthode en médecine, comme Lavoisier créa la méthode en chimie, comme Claude Bernard créa la méthode en physiologie... C'est [ainsi qu'il a ouvert la voie féconde dans laquelle, à sa suite, s'est précipité le monde médical et rendu possibles tant de découvertes précieuses.

Voilà, Messieurs, ce que notre Laënnec a accompli dans le domaine des Sciences médicales. J'ajoute que, chez lui, le praticien fut toujours à la hauteur du savant et que nul n'a jamais donné, mieux que lui, l'exemple de toutes les qualités professionnelles que le malade est en droit d'attendre de celui qu'il appelle à son secours. M'appropriant un peu une phrase, d'allure lapidaire, prononcée jadis à Nantes par un

de nos collègues les plus distingués, je dirai : médecin, il passa sur la terre, en guérissant parfois, en soulageant souvent, en consolant toujours.

Voilà pourquoi j'ose vous déclarer ici qu'il fut le plus grand médecin des temps modernes et, sans doute, de tous les temps. En parcourant nos fastes médicaux, je ne vois guère d'autre figure méritant de lui être comparée, sinon, dans un passé fort lointain, celle, un peu brumeuse et quasi divinisée, d'Hippocrate et, de notre temps, bien qu'il ne fut pas médecin, celle tant adulée, tant glorifiée, tant magnifiée, de Pasteur.

Vous étonnerez-vous, Messieurs, si j'ai osé proclamer devant vous que notre Laënnec est la plus grande et, certainement, la plus pure gloire de notre petite patrie ?

Il y a cinquante ans encore, personne peut-être n'aurait songé à célébrer Laënnec sans s'en excuser presque, sans faire une sorte d'amende honorable aux mânes d'un personnage que notre Bretagne s'honneure aussi de compter au nombre de ses enfants et dont peut-être vous êtes étonnés de ne m'avoir pas encore entendu citer même le nom. C'est qu'aujourd'hui le temps a fait son œuvre : il nous a donné le recul nécessaire pour mieux juger des hommes et des choses. Aussi, Messieurs, ne m'avez-vous pas entendu nommer, auprès de Laënnec et comme pouvant lui être comparé, l'homme dont l'œuvre énorme et touffue nous paraît aujourd'hui si creuse et si vide et qui, après une existence orageuse, a disparu de la scène du monde, ne laissant guère après lui que le souvenir de ses violences, de ses erreurs et de l'effroyable tempête par lui déchainée.

Et pourtant ! quelle originale et puissante figure que celle de Broussais ! Mais, ce sont là caractères que la nature s'est plu à imprimer sur la face de presque tous nos grands Bretons. Ai-je besoin, à ce propos, de vous rappeler l'auteur de *l'Essai sur l'Indifférence en matière de religion* ? Ou encore, pour ne pas m'écartier des hommes qui, chez nous, ont illustré la médecine : Chassaignac, l'inventeur du drainage-chirurgical, l'auteur du *Traité de la Suppuration* ? Maisonneuve, le puissant chirurgien, génial inventeur de l'uréthrotome ? mon cher et regretté maître Alphonse Guérin, l'inventeur du pansement ouaté ? Tous, à des titres divers, précurseurs incontestés de notre asepsie et de notre antisepsie modernes... La puissance, chez Laënnec, ne tenait en rien de celle de Broussais. Elle n'avait rien du torrent impétueux.

qui dévale en mugissant sur les flancs escarpés de la montagne, broyant et détruisant tout sur son passage. C'est celle du flot, calme, tranquille, bienfaisant et dont la force est encore plus irrésistible.

Laënnec était un pur Celte.

Il faudrait remonter bien haut dans son ascendance, jusqu'aux confins du xvi^e siècle, pour y trouver un peu d'Angevin ou de Normand : comme son cousin Fréron, il descendait des Malherbe et, dans ses veines, coulaient quelques gouttes du sang de l'illustre poète. C'était donc ce qu'on peut appeler un pur Celte et, à ce titre, il avait, profondément imprimés sur sa physionomie morale, tous les stigmates de la race. Cette sensibilité toujours si soigneusement voilée, masque de glace et de tristesse, souvent plus artificiel que naturel ; cet esprit, si naturellement aussi, méditatif et recueilli ; cette imagination ardente et toujours en éveil ; cette religiosité qui imprégnait toutes les fibres de son être et, surtout, cet ardent amour pour la petite patrie, sentiment puissant qui le porta toujours et avec une force invincible vers ses compatriotes, vers les lieux familiers de sa première enfance et vers sa langue natal.

Ses compatriotes ! Il eut toujours pour eux le faible le plus marqué, qu'ils fussent Bretons bretonnans ou simples Gallots. Dès son temps d'étudiant, il s'en était délibérément constitué le défenseur attitré. Un jour — il dirigeait alors le *Journal de Médecine* — un de ses maîtres les plus en vue eût la fâcheuse inspiration de parler avec un peu d'irrévérence de votre ville, Messieurs, et de vos prédécesseurs. Il faut voir avec quelle fougue il se jeta dans l'arène, arriva à la rescousse et tomba sur le malheureux, qui dut en demeurer tout étourdi ! On en rit longtemps à Paris, de l'attaque et de la riposte. Vous rappellerai-je ce qu'aux jours sombres de 1814 et de l'invasion, il sut faire pour les pauvres Marie-Louise du Finistère arrivant tous les jours à Paris par tombereaux, malades, exténués, mourant de faim, de fatigue et de nostalgie ? Et plus tard, en 1820, pour les malheureux pêcheurs de Douarnenez que le chômage avait réduits à la plus effroyable misère ? Et comment, quand le Maître se trouvait à Kerlouarnec, tous les pauvres gens du pays étaient toujours certains de trouver, au Manoir, un bon conseil, un coup d'épaule, une parole affectueuse, sans parler d'une bourse, bien peu garnie, hélas ! trop souvent et qui ne manquait jamais de s'ouvrir pour en laisser échapper quelque précieux

écu. Que de projets d'embellissement, ardemment, amoureusement caressés, du cher manoir sont restés en suspens ! Que de travaux urgents, indispensables, ont été indéfiniment retardés, à son grand dommage, à cette malheureuse Palud du Cosquer, au Pont-l'Abbé ! Parce que la sardine n'avait pas donné ou que l'Océan s'était montré trop cruel !

Certes, dans le pays, on lui rendit son affection. Quand vinrent pour lui les derniers temps de sa triste existence, on vit les villageois des environs se disputer l'honneur de traîner sa petite voiture et de le mener sur la grève du Ris, où il passait quelques instants délicieux à respirer à pleins poumons, à savourer, par tous les pores de sa peau, les arômes vivisants de l'air du large, en face de la baie splendide, plus belle encore, a-t-on dit, que celle de Naples, et l'œil amusé par ces myriades de mouettes blanches, évoluant au loin sur les flots, ivres de lumière et étincelantes au soleil, telle une abondante chute de neige sous un ciel d'azur. Mais la nature humaine a de si vilains côtés ! C'est de Bretagne, peut-être même de Ploaré, que prirent aussi leur vol tant de cancans stupides et malfaisants qui empoisonnèrent ses dernières années. C'est en Bretagne, au Pont-l'Abbé, qu'il trouva un abominable voisin pour l'abreuver d'odieuses et malhonnêtes persécutions, qui donnèrent un coup de fouet à sa maladie et le conduisirent prématurément au tombeau.

Il aimait avec passion sa terre natale ; ces coteaux mélancoliques qui se succèdent, diversement nuancés, telles des vagues immenses, jusqu'aux confins de l'horizon ; ces lointains si purs, si lumineux, si calmes, si reposants ; ces bois silencieux ; cette solitude exquise, où l'on se sent en vérité si peu seul ; ces côtes profondément découpées ; la mer enfin, la mer armoricaine ! De celle-là, il raffolait, le mot n'est pas excessif ; il lui attribuait les plus merveilleuses propriétés et l'on peut se demander s'il n'est pas mort, un peu aussi, de cette passion.

Il voulut mourir dans sa terre natale. Il voulut, comme son aïeul Michel Laënnec, reposer et dormir son dernier sommeil à l'ombre du clocher splendide qui domine tout le pays, qui avait été comme le phare de son existence et, si souvent pour lui, l'annonce du salut. Demain, Messieurs, vous irez en pèlerinage à la modeste tombe du cimetière de Ploaré ; bien modeste certes, mais combien éloquente en sa modestie même, en sa simplicité si vraie, si peu affectée. Vous verrez la chambre où il rendit son dernier souffle, chambre, malheu-

reusement, depuis longtemps dépouillée de ses meubles, de ses bibelots familiers. Vous apposerez un marbre commémoratif sur la façade de ce modeste manoir qu'il aimait tant et qui fut, en partie, son œuvre, car ce fut lui qui le restaura. En parcourant les bois élégants qui l'entourent de tous côtés et qu'il a plantés en partie, nous évoquerons ensemble l'Ermite de Kerlouarnec se promenant, en compagnie de son fidèle jardinier, dans ses prateaux, dans son verger, dans ses taillis, dans son Quenquis, émondant ses rosiers, échenillant ses poiriers, épaisissant tel massif, perçant telle avenue, rompant telle perspective... telle, au temps du Grand Roi, en ses bois des Rochers, la nonpareille marquise, accompagnée de son cher Pilois, donnait ses ordres pour aménager la place Madame ou l'Infinie...

Il aimait passionnément aussi sa langue natale, cette langue qu'il avait si bien oubliée à Nantes, au cours de son enfance et de sa jeunesse. A vingt-quatre ans, il voulut la réapprendre. Laborieuse fut l'étude, et longue et difficile, sans l'assistance du moindre compatriote capable de lui donner la réplique ou de lui inculquer les connaissances pratiques du breton. Il en triompha cependant, car de quelles difficultés ne sut-il pas triompher ? Mais, réduit à ses propres forces, il lui fallut huit longues années pour mener à bonne fin cette tâche-patriotique qu'il s'était imposée !

Vous étonnerai-je, Messieurs, en vous disant qu'un esprit de cette trempe ne pouvait s'arrêter en si beau chemin ? Précurseur des La Villemarqué et des Luzel, il fut, dès le début de ses études celtiques, à la piste des chansons populaires bretonnes, qui l'intéressèrent toujours à un degré extraordinaire. Non seulement il voulut connaître les différents dialectes du breton armoricain, mais encore il se lança dans l'étude comparée des différents rameaux du celtique : gaélique et cymrique, erse et irlandais, cornique et gallois... Peut-être ignorez-vous l'aventure arrivée, en Angleterre, à son oncle Guillaume ?

C'était au cours du voyage d'études qu'y fit celui-ci après avoir conquis son bonnet de docteur à Montpellier. Il y avait alors, dans je ne sais trop quel hôpital de Londres, une vieille galloise que personne ne pouvait arriver à comprendre. On conduisit Guillaume Laënnec au chevet de la pauvre vieille. Il lui adressa quelques paroles amicales en bas breton. La vieille, aussitôt, de tressaillir, d'écouter avec une attention extrême et, enfin, de lui répondre ; et

une sorte de conversation, assez pénible, il est vrai, put s'établir entre eux...

L'aventure arrivée à l'oncle fut-elle pour quelque chose dans l'extension que le neveu donna plus tard à ses études celtiques ? Je n'en crois rien. Naturellement, d'instinct, l'esprit de Laënnec se portait aux ensembles, aux généralisations, et, en matière de langue celtique, si j'en crois la renommée, il serait allé beaucoup plus loin encore.

Mais je m'arrête, Messieurs. Je sens qu'en cette voie je me laisserais volontiers entraîner plus loin qu'il ne convient. Vous avez hâte de vous entendre présenter le livre admirable, dont nous commémorons aujourd'hui le centenaire ; livre qui fut comme la synthèse de toute son œuvre et son testament scientifique ; livre immortel qui a fait, de son auteur, une des plus pures gloires nationales de la France et a rendu son nom populaire dans le monde entier...

Et pourtant, la statue de Quimper attend encore sa réplique à Paris !

En attendant le moment, que je veux croire prochain, où elle s'élèvera et là où sa place est marquée depuis un siècle, n'oubliez pas, Messieurs, la date du *15 Août 1819*, jour où parut le *Traité d'auscultation médiate*. C'est une des plus grandes de notre Histoire.

Discours de M. le Professeur Maurice LETULLE

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

L'Auscultation médiate ou Traité du Diagnostic des Maladies des Poumons et du Cœur, fondé principalement sur ce nouveau moyen d'exploration par René, Théophile, Hyacinthe LAËNNEC, est un chef-d'œuvre, dont la beauté, loin de décroître, grandit avec le recul du temps. La Médecine contemporaine reconnaît, en lui, sa Charte fondamentale et le Monde médical en conserve pieusement les pages ineffaçables.

Le Livre de Laënnec a cent ans, et l'on dirait qu'il est d'hier. Il attire le lecteur, il le retient et le force à méditer. Méditons quelque peu sur cette œuvre capitale ; l'occasion est favorable : on fête son Centenaire, à Quimper.

L'ÉPOQUE. — 1819. L'heure était venue ! Entraînée par le fulgurant génie de Bichat, la Médecine française demandait, depuis tantôt vingt ans, à l'Anatomie générale, à la Physiologie, à l'Anatomie pathologique, à la Chimie une *base scientifique* qui lui manquait encore.

De tous les vieux maîtres, le plus illustre, Pinel, avait 74 ans et son *Traité de Médecine clinique*, qui venait de paraître, n'était point l'« œuvre nouvelle » attendue. Corvisart, clinicien incomparable et merveilleux éducateur, Corvisart, le chef de l'« Ecole de la Charité », allait mourir sans avoir pu, malgré son talent, rénover l'Art médical. Broussais, dans sa fougue iconoclaste, saccagait l'édifice ancien ; mais sa « *Doctrine Physiologique*, qu'il édifiait sur le néant, n'était qu'un roman. Bayle, enfin, le pur anatomo-pathologiste, l'initiateur et l'ami de Laënnec, venait de disparaître.

Ainsi, l'Ecole de Paris, avec ses Cruveilhier, ses Andral, ses Louis, ses Récamier, ses Pierry, ses Gendrin, ses Bretonneau, ses Bouillaud, toute cette jeunesse enfiévrée, était en plein travail : elle cherchait un chef (1). Il lui fallait un guide sûr, versé dans l'art médical, imbu de l'esprit nouveau et capable de montrer au Monde la bonne route vers l'avenir, tout en conservant, de la tradition hippocratique, le fonds commun de nos richesses millénaires...

Laënnec va être cet homme ; son livre, dont nous célébrons aujourd'hui, ici même, l'apparition, deviendra comme la pierre angulaire du temple, le roc, fait du granit inaltérable de Bretagne, sur lequel la Science médicale pourra, dorénavant, élever, pierre à pierre, dans le resplendissement de la Vérité, un monument impérissable.

Dès lors, par la force même des choses, la MÉTHODE ANATOMO-CLINIQUE, qu'on a pu, à juste titre, dénommer la Doctrine de Laënnec, sera, jusqu'à la Révolution pasteurienne, le phare à la lumière duquel tous les chercheurs, à quelque école qu'ils aient appartenu, ont dû demander leur chemin. Il n'est point téméraire, je pense, d'affirmer, en ce jour solennel, que même et surtout depuis notre immortel Pasteur, la Science médicale a conservé dans sa marche ascensionnelle la pure tradition hippocratique dont les principes avaient dirigé les efforts de Laënnec, illuminé sa vie et constitué la source féconde de son génie.

L'AUTEUR. — L'ANATOMO-PATHOLOGISTE. — Plus on relit le *Traité de l'Auscultation médiate*, plus on pénètre, par lui, dans l'intimité de la vie scientifique de Laënnec, et plus l'admiration que l'on éprouve pour cet homme extraordinaire s'élève et se fortifie.

Sans doute, en 1819, Laënnec était, déjà, un des jeunes maîtres de

(1) Bayle (1774-1816) avait publié, en 1810, son « *Traité de la Phthisie pulmonaire* » ; le « *Traité de médecine clinique* » de Pinel avait paru, en 1815 ; en 1816, le jeune Cruveilhier, l'élève chéri de Dupuytren, avait édité en deux volumes, fort bien remplis, sa thèse consacrée à l' « *Anatomie pathologique générale* » ; enfin, l' « *Examen des doctrines médicales* » de Broussais, alors professeur en second à l'Ecole du Val-de-Grâce, datait de 1817. Laënnec documenté comme aucun de ses prédécesseurs, confiant dans sa « méthode anatomique », se devait à lui-même de mettre, au plus vite, au jour son *Livre* qui, il le sentait bien, révolutionnerait la Médecine.

la Médecine française. Sa réputation d'anatomo-pathologue distingué était établie. Ses précédentes publications l'avaient fait connaître. Il était médecin des hôpitaux de Paris, Necker, où il avait un service, depuis trois ans, était devenu, grâce à lui, un centre d'attraction où se succédaient de nombreux auditeurs, attirés par sa jeune renommée ; au surplus, la nouvelle méthode d'investigation des affections thoraciques dont il étudiait, chaque matin, en public, la pratique, avait créé, autour de lui, une atmosphère que j'imagine un peu particulière : elle était faite, me semble-t-il, du respect qu'inspire toujours, chez nous, un grand travailleur, un chercheur acharné ; mais, à cette estime se devait mêler, aux yeux de certains, un grain d'envie à l'égard d'un jeune savant qui n'appartenait pas à la Faculté de médecine. Car, en ces temps reculés, il y avait, déjà, hélas ! des « officiels » et des « non-officiels »...

Le LIVRE paraît et c'est, soudain, une *révélation*. Il apporte au public médical, sans grandes phrases, sans aucun bruit, une énorme brassée de documents, aussi précieux qu'inattendus : on y trouve toute une série de maladies, qui, hier encore, étaient à peine soupçonnées, ou totalement inconnues. En même temps, et pour permettre aux praticiens leur étude sur le vivant, l'auteur enseigne un moyen inédit, une technique pratique si simple et d'un emploi si peu difficile que, à première lecture, la réalité paraît friser l'invraisemblance !

Dans ces quelques centaines de pages, écrites avec un art dont nous parlerons tout à l'heure, Laënnec donnait, *tout simplement*, la description magistrale de la totalité des altérations macroscopiques du poumon et de la plèvre. De ces lésions, certaines, telle la pneumonie, étaient connues, oui certes, mais d'une façon insuffisante : en cinq phrases lapidaires auxquelles pas un mot ne serait, aujourd'hui encore, à ajouter non plus qu'à reprendre, le jeune Maître impose au tableau de l' « hépatisation rouge » sa touche personnelle ; et l'exactitude de sa description est, d'emblée, parfaite au point que, dorénavant, elle appartiendra à la Communauté. Quant aux lésions nouvelles, quant aux maladies de l'appareil respiratoire encore inconnues, comme l'apoplexie du poumon, la gangrène pulmonaire, l'œdème du poumon, l'emphysème, la dilatation des bronches, pour ne citer qu'elles (1), c'est toute une pathologie nouvelle,

(1) Le Livre déborde de documents nouveaux à peu près totalement méconnus jusqu'alors : les cicatrices du poumon, l'endurcissement gris péri-cavitaire que les histologues décriront, plus tard, sous le nom de « pneumonie ardoisée » et de

inexplorée avant lui, que l'élève de Corvisart fait sortir, tout d'un coup, de l'ombre. Il en trace, à larges traits indélébiles, l'identité, les caractères spécifiques, voire même l'évolution clinique ; pages incomparables, d'une clarté et d'une précision inouïes, dont le Monde médical fera, pour toujours, son bréviaire, du moins tant que subsisteront, sur cette ronde Terre, des malades et des médecins !

Mais à quoi bon essayer de redire, aujourd'hui, et d'une manière imparfaite ce que tant d'autres ont, avant moi et bien mieux que moi, indiscutablement établi ? Le Livre de Laënnec donne la preuve qu'il possédait en lui-même un don inné, puissant et suggestif, le *don de l'observation précise* : il savait, mieux que quiconque, voir à fond puis décrire ce qu'il avait regardé. Vingt ans de sa vie, à Nantes, d'abord, puis à Paris, il avait cultivé cette faculté si rare, en s'exerçant à la culture d'une Science, l'Anatomie pathologique, d'autant plus passionnante et plus belle alors qu'elle avait l'attrait de la jeunesse et qu'elle débordait de richesses, de trésors encore inexploités. Travaillant en silence, emmagasinant dans sa mémoire fidèle tous les désordres qu'il avait su isoler, son esprit pénétrant en avait fixé les caractères spécifiques et le Livre les venait exposer.

LE CLINICIEN. — Fort de sa science anatomo-pathologique, qui lui a donné la connaissance approfondie des altérations matérielles les plus communes, comme la tuberculose ou la pleurésie, aussi bien que les plus rares, comme les « mélanoses », Laënnec, qui se sentait, pardessus tout, clinicien, imagine, un beau jour, l'instrument qui lui manquait pour poursuivre, sur le vivant, ses investigations et compléter, ainsi, son œuvre. Entre les mains d'un tel praticien, l'auscul-

« sclérose anthracosique »), « la matière noire des poumons » (notre anthracose actuelle), les fausses membranes pleurétiques et leur organisation cicatricielle, les adhérences pleurales et leurs variétés, y compris la sclérose cartilagineuse du dôme pleural, Laënnec décrit toutes ces altérations, comme en se jouant ; et ses descriptions sont marquées du sceau de la vérité. Pour ce qui est du cœur et de ses lésions, des altérations des artères, des anévrismes de l'aorte, du foie et de ses fameuses « cirrhoses », des ulcérations tuberculeuses de l'intestin et de diverses variétés de la péritonite chronique, ces lésions font un répertoire extraordinaire de désordres matériels qu'il faut feuilleter, interroger avec soin et dont les traits ont gardé une vigueur, une exactitude inimitables.

tation médiate déclanchera une révolution profonde dans la pratique de l'Art médical. Un monde nouveau s'ouvre devant le médecin de Necker : il le défriche aussitôt, avec une telle ardeur, avec une méthode si sûre qu'en moins de trente mois sa moisson sera faite. A la plupart des altérations matérielles découvertes par lui, Laënnec est parvenu à attacher les plus importants des signes diagnostiques, isolés par le stéthoscope ! Travail de géant, accompli d'une façon miraculeuse par le seul être qui fût, à cette époque légendaire de notre histoire de France, capable de créer, de toutes pièces, à l'aide d'un *tube de bois*, un art nouveau et de porter, d'emblée, cet art à la perfection.

En vérité, personne ne saurait dire ce qu'il faut admirer le plus, dans cette histoire qui tient du merveilleux, de l'anatomo-pathologiste qui usa, sans compter, les belles années de sa jeunesse à fouiller le corps humain, ou du clinicien qui, armé du « cylindre », dépensant d'efforts, tant de sagacité, tant d'ingénieuse initiative pour acquérir une pareille maîtrise. Dès 1819, son expérience est consommée, elle lui permet de publier la sémiotique à peu près entière de l'*Auscultation* : les caractères de la respiration normale, la respiration « puérile », les modifications morbides des bruits respiratoires dans la pneumonie (le « râle crépitant » suffirait, à lui seul, pour illustrer un nom), dans l'œdème pulmonaire, dans l'emphysème, dans les catarrhes bronchiques, dans la dilatation des bronches, enfin dans la *Tuberculose*. Laënnec les a tous entendus, tous classés. On peut ajouter que son oreille, armée du stéthoscope, a inventé le pneumothorax et l'hydro-pneumothorax et que, par le tube, l'infatigable pionnier a été mis à même de rénover, de fond en comble, l'histoire des pleurésies.

Certes, sur ce terrain vierge qu'il a, le premier, défriché, Laënnec n'a pas *tout* recueilli : bien des trésors existaient encore, après lui, que ses successeurs eurent la bonne fortune de savoir glaner. Le Maître avait dépensé, à ce rude labeur, une énorme partie de ses forces, en auscultant les innombrables malades de Necker et de la Ville qui passaient sous son oreille, et il n'avait pas pu découvrir *tout ce que l'on peut entendre* ; mais, comme il l'écrit excellémmnt, dans l'une de ses plus belles pages, en faisant l'éloge de son ami Bayle (que je ne puis me défendre de considérer comme l'un de ses premiers maîtres), « Bayle n'a pas tout vu, cela n'est donné à personne ; mais il a très bien vu ce qu'il a vu, et il est bien peu de livres où il y ait moins à effacer que dans le sien ».

Ces remarques, on peut les appliquer, trait pour trait, au Traité de 1819. Encore, pour Laënnec, le peu qu'il y aurait, je ne dis pas à effacer, mais à négliger, concerne-t-il telles conceptions théoriques ou telles méthodes thérapeutiques qui, à l'instar de toutes les idées de ce genre, font, sans doute, époque, mais ne comptent point pour la Science, échafaudées qu'elles sont sur le sable mouvant de l'Hypothèse.

LE LIVRE. — Considéré en lui-même, le Traité, tel qu'il parut, il y a un siècle, éveille une foule de remarques qui servent toutes, sans exception, à la gloire de son auteur.

Qu'il me soit permis d'en esquisser quelques-unes.

En associant de la façon la plus indissoluble la *science*, représentée par l'anatomo-pathologie, à l'*art* du praticien, à la clinique, ces deux tomes ouvrent une ère nouvelle. Le but de l'auteur, but avéré et bien précisé dans sa préface (qu'on ne saurait trop souvent relire), n'est pas uniquement de « spécifier les maladies par les altérations des organes », principe immuable, base de toutes les recherches poursuivies par Laënnec ; c'est aussi de superposer aux *lésions* les *signes physiques* qui les caractérisent, sur le vivant. Ces signes diagnostiques, le cylindre les lui a dévoilés. Aussi, l'auteur prétend-il faire entrer dans la Science, sur un pied d'égalité, les désordres matériels et leur Symptomatologie stéthoscopique.

Comment arriver à résoudre ce problème ? Ici, il faut admirer sans réserve, il faut proclamer l'*art supérieur* avec lequel l'immortel médecin breton a mené sa campagne.

Au lieu d'imprimer, les uns à la suite des autres, différents mémoires sur les Tubercules et l'Infiltration tuberculeuse, sur la pneumonie, sur l'emphysème, etc., etc., qui risquaient fort d'épuiser vite l'attention du lecteur et qui auraient, si l'on peut ainsi dire, noyé l'intérêt capital des découvertes y afférentes dues à la stéthoscopie, l'auteur a fort habilement recours à ce que j'appellerais l'*ordre dispersé*. Il dispose ses documents précieux selon un mode inattendu, captivant au premier chef. C'est ainsi qu'il commence par l'étude de la *Voix humaine*, entreprise à l'aide de son cylindre ; la recherche en est commode : elle lui a donné, à lui-même, si je ne m'abuse, la joie austère d'une première découverte, la *Pectoriloquie*. De par ce signe, voici le diagnostic des cavernes, disons mieux : des

cavités pulmonaires, mis à la portée de tous les praticiens. Ensuite, les *Tubercules pulmonaires* arrivent en bonne place, décrits de la façon magistrale que chacun sait, et la *Phtisie pulmonaire*, avec son évolution, sa curabilité possible, leur fait suite, en un vaste tableau, brossé avec un relief saisissant. Bref, Laënnec insère, là, en belle lumière, toute une vie de travail — la sienne — menée à bien, résumée et mise au point par l'émule et le successeur du grand Bayle. Mais l'occasion n'est-elle pas, à ce moment, propice pour montrer au public médical une lésion insoupçonnée jusqu'alors, la *dilatation des bronches* dont les signes cavitaire se trouvent de la façon la plus naturelle, placés à la suite de la phtisie tuberculeuse des poumons ?

Enfin, comme le jeune savant est, par atavisme, un clinicien et qu'en interrogeant la voix humaine, il a découvert l'*égophonie*, signe des plus caractéristiques et d'une valeur incomparable dans l'étude des épanchements liquides de la plèvre, il termine cette première partie de son premier volume par un petit chef-d'œuvre : l'*histoire complète et fort démonstrative de la Pectoriloquie chevrotante*.

Cette façon de mêler les faits, d'amalgamer la description des lésions pulmonaires à leurs signes stéthoscopiques révélateurs n'est pas seulement originale, elle est aussi d'une suprême habileté. Le lecteur se trouve pris ; il est entraîné. Il vient de connaître ce que la *voix* peut donner à l'oreille de celui qui *saura* ausculter ; il se promet d'apprendre le maniement d'un instrument aussi utile que l'est le *Cylindre* ; il désire connaître la suite de ce « roman vécu » par l'auteur et dont l'intérêt augmente à chaque page : sans tarder donc, il passe à la deuxième partie, où il va apprendre les résultats de « l'*Exploration de la Respiration* » autrement dit des « *Bruits respiratoires* ».

Cet exemple suffit à ma démonstration. Tous ceux qui ont lu Laënnec, dans sa première édition, confesseront, avec moi, que ces deux petits volumes possèdent un charme irrésistible, tout au moins en ce qui concerne l'*exploration des voies respiratoires* : la « *Voix* », la « *Respiration* » et le « *Râle* ».

Ainsi, le moins qu'on puisse dire du Traité de Laënnec, c'est que cette œuvre originale ne ressemble à aucune autre. Tout y est mis en valeur, comme il faut, et dans une proportion harmonieusement graduée. Tout se conforme au but élevé que s'est proposé l'auteur, qui était un amoureux des Belles-lettres, un artiste, musicien à l'oreille exercée, et un érudit, capable de corriger les différents textes d'Hippocrate dans la propre langue du Père de la Médecine.

Aucun reproche n'est donc, selon moi, à faire à ce merveilleux assemblage de descriptions où le savant s'avance, coude à coude, auprès du clinicien : il lui cède souvent la place, toutes les fois qu'il le faut, afin, semblerait-il, de permettre au lecteur — qui est médecin et dont Laënnec a entrepris la conquête — de reprendre haleine, sur cette route nouvelle et quelque peu escarpée. Aussi, quelle richesse de traits toutes les fois que Laënnec travaille pour le médecin praticien ! Relisez sa sémiotique des « crachats ». Reprenez sa description des Catarres bronchiques, ou son exposé de la Pleurésie. Après la lecture de ces pages plus instructives, plus captivantes les unes que les autres, comment, le livre fini, ne pas courir au plus pressé : aller demander au Maître de l'Auscultation les principes, les bons principes de la technique nouvelle ?

Mais je me suis trop attardé dans l'expression de mon admiration, qui est sans bornes, pour Laënnec et pour son œuvre. Je dois laisser la parole à d'autres et conclure.

La gloire dont resplendit le nom de Laënnec ne tient pas uniquement au labeur immense qui lui permit de tirer, du chaos de l'Anatomie pathologique, l'ensemble des lésions de l'Appareil respiratoire ; elle tient aussi à la découverte du magnifique procédé d'investigation clinique donné par lui au monde médical.

Mais la gloire éternelle de Laënnec sera, par-dessus tout, sa vie médicale : son impeccable méthode de travail aura déterminé et fixé, pour toutes les générations futures, le vrai chemin, la seule voie sûre : l'OBSERVATION ANATOMO-CLINIQUE. Elle aura inculqué, à jamais, à tous les travailleurs l'amour de la Science positive, de la Science qui ne quitte point l'être malade, alors même qu'elle s'élève aux plus hautes conceptions, dans la recherche des *Causes*.

Messieurs,

Au nom de la Faculté de médecine de Paris, j'apporte au fondateur de la Science médicale contemporaine notre tribut d'admiration et de profonde reconnaissance.

A l'immortel auteur du *Traité de l'Auscultation médiate*,

Au Maître de tous nos Maîtres,

Gloire éternelle à Laënnec !

Discours de M. le professeur E. GLEY

DU COLLÈGE DE FRANCE

Le Collège de France, qui se glorifie d'avoir compté Laënnec parmi ses maîtres, ne pouvait pas ne pas s'associer au juste hommage que ses compatriotes rendent aujourd'hui à sa mémoire ; il ne saurait oublier que Laënnec, avant d'être appelé à une chaire de clinique à la Faculté, a occupé son antique chaire de Médecine.

Ce fut en 1822. Depuis l'année 1542, date de la fondation de la chaire, depuis près de trois siècles par conséquent, cinquante professeurs environ s'étaient succédé dans cet enseignement. Sur presque tous et sur leur œuvre un oubli profond. Si, la liste dressée de ces hommes qui furent connus, voire célèbres en ces temps lointains, on la parcourt des yeux, quelques noms seulement attirent encore l'attention, ceux de Riolan et de Gui Patin au xvn^e siècle ; de Tournefort tout au début du xvm^e ; de Ferrein et de Portal au xvm^e (ce dernier vécut jusqu'en 1832) ; puis ceux de Jean Astruc, qui connut après Descartes les actions réflexes et qui les dénomma, de Corvisart et de Jean-Noël Hallé qui furent les maîtres de Laënnec et déjà de véritables cliniciens. Mais en Gui Patin est-ce le médecin que nous connaissons encore ? N'est-ce pas plutôt et uniquement le satiriste, l'auteur de ces *Lettres* auxquelles leur causticité a donné une renommée durable ? De Riolan nous savons qu'il obtint de Louis XIII l'établissement du Jardin de botanique ou Jardin du Roi, notre Jardin des Plantes, et de Tournefort qu'il fut un grand voyageur et un grand botaniste. De Riolan, de Ferrein et de Portal, nous nous rappelons aussi qu'ils ont été d'habiles anatomistes et qu'ils ont utilement contribué à l'édification de l'anthropotomie.

Je n'ai eu ni le courage ni le loisir de rechercher, dans des documents rares et difficiles à consulter, les traces qui peuvent subsister de l'enseignement des autres prédécesseurs de Laënnec. Il m'a suffi de

savoir ce que Laënnec lui-même en a dit ; il a en effet rappelé cet enseignement dans la première leçon qu'il fit au Collège ; or, son opinion justifie les brèves considérations que je voudrais présenter ici et d'où j'entends faire sortir de nouvelles raisons d'admirer votre illustre compatriote. Je voudrais montrer qu'il fut quasi le dernier en date, mais, par son talent d'observation et par l'œuvre que sa puissante intelligence lui permit d'accomplir, le premier d'une longue série d'hommes qui, au cours des siècles, s'efforcèrent de faire de la médecine, sinon une science exacte, — ils n'auraient osé y prétendre dans leurs rêves les plus ambitieux, — du moins un art précis et sûr. J'ai dit quasi le dernier, parce qu'à sa mort son ami Récamier lui succéda et occupa la chaire de 1827 à 1830. Exception faite de Récamier, dont les leçons d'ailleurs n'apportèrent rien de nouveau, la médecine, au Collège de France, après Laënnec, suivit une tout autre voie que celle où, depuis trois cents ans, elle peinait laborieusement et que, seul, Laënnec enfin avait éclairée d'une éclatante lumière.

La première leçon de Laënnec traite en somme de la méthode en médecine. Question sans intérêt aujourd'hui comme sans utilité : il n'est si jeune étudiant qui ne sache que la médecine, de même que les autres sciences biologiques, repose uniquement sur l'observation et sur l'expérimentation. A l'époque de Laënnec, ou bien la médecine était encore en proie aux théories métaphysiques et à toutes les divagations de l'esprit de système, ou bien elle se livrait au simple empirisme. Aussi sa leçon eut-elle, paraît-il, un grand retentissement. Car non seulement il y critiquait les empiristes et ceux qu'il appelait les « étiologistes » et que nous appellerions plus justement les théoriciens, constructeurs de systèmes hypothétiques, mais il montrait aussi que la connaissance des maladies, qui est proprement l'objet de la médecine, ne peut venir que de l'observation ; seule, l'observation patiente et rigoureuse permet la découverte des faits et leur étude exacte ; ceux-ci, bien déterminés, sont reliés entre eux par le raisonnement ; on peut alors rechercher quels sont les remèdes efficaces de ces états morbides qu'une analyse sévère a établis et délimités. Or, cette conception de la médecine, que Laënnec rattache à la doctrine hippocratique, ce fut, dit-il, celle de tous ses prédécesseurs ; voici en effet ses propres paroles, telles qu'elles se trouvent reproduites en tête du numéro 1 du tome I (janvier 1823) des *Archives générales de médecine*, page xix : « Il est remarquable qu'au milieu des hérésies médi-

cales qui depuis trois cents ans ont tour à tour séduit la foule, cette chaire a toujours été l'asile de la médecine d'observation ; qu'aucun des professeurs qui s'y sont succédé n'a jamais quitté cette route assurée, qui seule peut conduire à des connaissances réelles et utiles, et maintenir la médecine dans le rang qui lui appartient dans les sciences physiques. » Et après avoir rappelé l'œuvre de quelques-uns des professeurs des xvi^e et xvii^e siècles, Laënnec ajoute : « Pendant le cours du dernier siècle, Nicolas Audry, l'illustre botaniste Tournefort, Geoffroy, Astruc et le célèbre praticien Bouvard y continuèrent la tradition d'un enseignement fondé sur les faits. Nous la recevons nous-même de deux de nos maîtres dont la mémoire nous sera toujours chère et vénérable, de Corvisart dont le talent observateur ne sera apprécié à sa valeur que par ceux qui, comme nous, ont pu le suivre au lit des malades, et de cet illustre praticien (il parle ici de Hallé), de ce savant modeste que l'étendue de ses connaissances, la noblesse de son caractère, la douceur et la gravité de ses moeurs faisaient regarder par ses confrères comme leur arbitre et leur modèle. »

Que l'on remarque en passant que cet éloge adressé par Laënnec à ses prédécesseurs, c'est l'éloge aussi du Collège de France. Ce grand établissement, fondé à une époque où l'autorité et la tradition étaient toutes-puissantes, afin que la libre recherche scientifique fût possible, se montra bien, dans l'ordre de la médecine comme dans ses autres enseignements, la maison de la liberté, puisqu'il sut, au cours des âges, choisir presque toujours, pour ses chaires, des hommes qui avaient secoué le joug pesant du traditionalisme étroit ou le joug non moins dur des spéculations prétendues philosophiques.

Mais pourquoi et comment Laënnec dépassa-t-il et de beaucoup ses maîtres directs, Corvisart et Hallé, et *a fortiori* tous ses autres prédécesseurs au Collège ? La souveraineté de son œuvre tient à deux causes, à la supériorité de son intelligence et au génie pratique qui lui valut de faire une grande découverte technique. Ce n'est pas Laënnec qui introduisit en médecine l'anatomie pathologique, dans laquelle la médecine trouva enfin l'une de ses inébranlables bases. Le Genevois Théophile Bonnet au xvii^e siècle et surtout l'Italien Morgagni au xviii^e avaient déjà donné de nombreuses descriptions des lésions organiques causées par les maladies ; et, à l'époque même de Laënnec, plusieurs de ses maîtres, de ses amis et de ses rivaux, Bichat, Corvisart, Bayle, Broussais, Dupuytren, d'autres encore, se livrèrent avec ardeur aux recherches anatomo-pathologiques et en comprirent l'importance.

Mais une collection de faits particuliers ne constitue pas une science. Morgagni, dont l'œuvre dans ce domaine est la plus connue et la plus considérable, n'a décrit que des faits particuliers ; il n'en sut pas voir les rapports et, par suite, ne les put assembler en corps de doctrine. Laënnec, au contraire, qui venait d'être à l'école de Bichat, mit de l'ordre et établit une classification rationnelle dans l'amas des observations faites sur le cadavre, si bien que, le premier, il éleva l'anatomie pathologique à la hauteur d'une science distincte. C'est, écrit-il en 1812 dans le *Dictionnaire des Sciences médicales* (article *Anatomie pathologique*), « une science à part ; elle doit trouver en elle-même une méthode qui lui soit propre et une classification fondée sur la nature des objets dont elle s'occupe, c'est-à-dire sur celle des lésions considérées indépendamment des symptômes qui les accompagnent et des lieux où elles existent » (p. 50). Mais Laënnec ne s'arrête pas là. Il va plus avant et c'est ici que se révèlent toute la clarté et toute la pénétration de son intelligence ; et c'est ici qu'il se montre grand médecin, l'un des plus grands qui aient existé jamais. Il a compris que, pour que l'anatomie pathologique « devienne d'une utilité directe et d'une application immédiate à la médecine pratique, il faut y joindre l'observation des symptômes ou des altérations de fonctions qui coïncident avec chaque espèce d'altération d'organes.

« Etudiée de cette manière, l'anatomie pathologique devient le flambeau de la nosologie et le guide le plus sûr pour le diagnostic médical. » (*Loc. cit.*, p. 46-47). Or, le moyen d'établir cette relation entre les symptômes et les altérations organiques, c'est sa découverte de l'auscultation médiate qui le lui donne, découverte de génie, non pas tant parce que le stéthoscope constituait un procédé nouveau d'investigation, que parce qu'il en fit des applications méthodiques, d'où sortit en quelques années, grâce à lui seul, par son seul labeur, toute une sémiologie ignorée avant lui. Et ainsi il fut à même de rattacher les lésions, que ses nombreuses nécropsies lui avaient fait connaître et qu'il avait si soigneusement étudiées, à ces signes nouveaux des maladies que le stéthoscope lui permettait de distinguer, sans négliger les signes généraux que les anciens médecins avaient classés avec tant de peine. De là une véritable méthode clinique, parce qu'elle ne reposait que sur des faits. Avant Laënnec, il n'y a que des systèmes médicaux. Après Laënnec, il y a la médecine, j'entends la médecine clinique. Je n'exagère pas, Messieurs. Un des plus grands savants français eut à écrire au début du xix^e siècle, sur l'ordre de l'Empereur, un

Rapport resté justement célèbre sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789 ; je veux parler du fameux *Rapport historique* de l'illustre Cuvier. Et voici ce que Cuvier dit de la médecine ; le *Rapport* a été présenté à l'Empereur en 1808 et publié en 1810. « De quelque côté qu'on ait envisagé les analogies qui résultent de l'observation médicale sur les altérations de l'économie organique, on ne leur a pu adapter de lien commun ; les observations sont restées fragmentaires, et la distribution régulière des altérations, d'après certains caractères apparents, est le seul but que nous puissions jusqu'à présent espérer d'atteindre dans cette partie de la science médicale.

« Il en résulte ce qu'on appelle *nosologie*, c'est-à-dire un catalogue méthodique des maladies, tout à fait comparable aux systèmes des naturalistes, quoique d'une application infinité plus difficile, parce que les caractères des naturalistes restent toujours les mêmes, tandis que chaque maladie est en quelque sorte un tableau mouvant, et se compose d'une suite souvent fort disparate de métamorphoses (1). » Voilà donc l'état presque informe dans lequel s'offrait la médecine à la précise et haute intelligence d'un très grand biologiste. Ce n'était, suivant les expressions dont s'est servi pour la caractériser un célèbre médecin strasbourgeois, qu'une *séméiotique empirique*, que du « symptomatisme » (2). Quinze ans plus tard à peine, Laënnec, professeur au Collège de France, enseigne une méthode dont il est le principal créateur et en outre l'instaurateur, cette méthode même dont l'exacte application durant des années d'un labeur continu l'a conduit à l'accomplissement de son œuvre médicale, cette méthode par laquelle la pathologie devient une science et qui rend enfin possible, cela signifie agissante et efficace, la médecine pratique proprement dite, il enseigne ce que l'on devait appeler plus tard la méthode anatomo-clinique.

Il est juste cependant, — et à ne le point remarquer on offenserait la mémoire de Laënnec qui professa toujours pour son maître Corvisart une sincère admiration, — il est juste de rappeler avec un clinicien distingué, le docteur Paul Gallois (3), que Corvisart

(1) *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis 1789 et sur leur état actuel*, rédigé par M. CUVIER. Paris, Imprimerie impériale, 1810, p. 255.

(2) Ch. SCHÜTZENBERGER. Des idées scientifiques qui doivent dominer la direction des travaux cliniques. *Gas. médicale de Paris*, 1846.

(3) Paul GALLOIS. Le centenaire de l'auscultation. Laënnec fondateur de la méthode en médecine. *Le Bulletin médical*, 25 janvier 1919, p. 35-38.

avait conçu, lui aussi, la méthode anatomo-clinique et qu'il l'appliqua ; mais, comme le dit Gallois, « il ne suffit pas de pressentir le rôle des microbes comme Raspail pour être un Pasteur ». Corvisart vit ce qu'il fallait faire, mais fit peu. Laënnec le vit aussi et fit beaucoup. L'œuvre du premier est un essai. Celle du second a l'étendue nécessaire et, sur presque tous les points, la perfection.

Cependant la science ne s'arrête point dans sa marche ; à peine a-t-elle atteint un but qu'un autre se découvre. A peine la médecine d'observation est-elle vraiment fondée qu'apparaît la médecine expérimentale. C'est encore au Collège de France que cette nouvelle discipline naît et se développe. Faisons abstraction de Récamier qui n'occupa la chaire de médecine que deux ans, le successeur de Laënnec sera Magendie. Sans doute Magendie a été médecin de l'Hôtel-Dieu, mais avant tout il fut physiologiste et purement expérimentateur. Et les successeurs de Magendie ont été Claude Bernard et Brown-Séquard. A celui-ci enfin a succédé mon éminent collègue d'Arsonval. Ainsi Laënnec a bien été jusqu'ici le dernier grand médecin qui enseigna dans la chaire de médecine. Après lui viennent les physiologistes. Leur œuvre fut neuve, non moins que capitale ; c'est la détermination des mécanismes des maladies. Détermination qui fut possible, parce qu'il fut démontré que les mêmes lois régissent les phénomènes physiologiques et les phénomènes pathologiques. Cette donnée fondamentale sortit directement des travaux de Magendie et surtout des admirables recherches de Claude Bernard sur l'action physiologique des substances médicamenteuses et toxiques, sur les propriétés du milieu intérieur et sur les altérations de ce milieu, sur les propriétés du système nerveux, etc. Que de fois Claude Bernard n'a-t-il pas proclamé qu'il n'y a pas « deux ordres de lois vitales, les unes régissant l'état pathologique, les autres gouvernant l'état physiologique. Non, les deux ordres de phénomènes se confondent, et il y a des limites où l'on ne peut distinguer la pathologie de la physiologie. Il n'y a, en un mot, qu'une physiologie, qui est l'analyse des phénomènes de la vie sous toutes les formes qu'ils peuvent manifester » (*Leçons de pathologie expérimentale*, p. 571). L'utilité et la grandeur de l'œuvre pathologique de Claude Bernard ont été depuis longtemps reconnues aussi bien par les médecins que par les physiologistes et, ce qui vaut mieux, personne ne conteste plus la nécessité de l'expérimentation en médecine.

L'œuvre de Laënnec en est-elle diminuée ? La vérité est que les profonds enseignements de la physiologie sont venus s'ajouter aux acquisitions de l'anatomie pathologique et à la sémiologie due surtout au merveilleux moyen d'investigation que Laënnec a découvert et que lui-même et ses successeurs immédiats, les Andral, les Bouillaud, les Louis et tant d'autres mirent si habilement en œuvre ; et ces enseignements n'ont renversé ni cette sémiologie, ni l'anatomie pathologique, pas plus que la microbiologie, à la fin du xix^e siècle, ne devait rendre caduques ni même moins importantes et moins utiles la technique et la science des médecins physiologistes. « La microbiologie, a dit excellemment un éminent médecin lyonnais, le professeur R. Lépine, n'a pas bouleversé les bases de la physiologie ; elle ne les a même pas ébranlées : elle a simplement ajouté un étage à l'édifice. Elle n'a pas effacé l'œuvre de Laënnec ni celle de Claude Bernard (1) ». C'est que toutes deux, Messieurs, furent fortement pensées et construites de main d'ouvrier ; c'est que ce sont des œuvres de raison et de réalité.

Dans un très beau poème et de la plus large inspiration, Anatole Le Braz, fils de cette terre, comme Laënnec, chante le grand vent qui souffle de la mer et court par toute la Bretagne :

Souffle, souffle, grand souffle amer,
O roi des vents, ô vent de mer.

O vent de mer, ô roi des vents,
On dit que c'est Dieu, quand tu passes,
Qui parle aux âmes des fervents
Dans l'immensité des espaces !

Par ce que l'on sait de la vie de Laënnec avant le professorat, de ses traverses, de ses soucis, de ses tristesses et qu'en dépit des rigueurs du sort son esprit sévère et ardent resta constamment appliqué à son travail, on sent que la passion de la vérité, l'amour de la science et le respect de la plus noble des professions l'animaient sans cesse ; n'étaient-ce pas comme des voix divines qui parlaient en lui ? Son âme de croyant les écouta avec ferveur. Et ainsi il était tout prêt, quand vinrent les idées de génie, à les suivre docilement.

(1) R. LÉPINE. Nécrologie, Pasteur. *Revue de Médecine*, 1895, t. XV, p. 871.

O vent de mer, ô roi des vents,
Prends notre rêve et, sur ton aile,
Qu'il monte aux éternels Levants !

C'est le grand vent de la renommée qui a pris l'œuvre de Laënnec et l'a portée sur les cimes de la science éternelle. Pour l'honneur de notre pays, pour la gloire de la biologie et pour le bien de l'humanité, son rêve d'une médecine précise et sûre reste à jamais réalisé.

M. le chanoine Abgrall et M. le docteur Colin présentent à M. le Maire de Quimper une palme de bronze destinée à être fixée au pied de la statue de Laënnec en souvenir de la fête du centenaire.

M. Le Hars, maire de Quimper, rend hommage au héros de la fête, remercie tous ceux qui ont pris part à cette manifestation et reçoit la palme au nom de la Ville.

M. de Pomperg se fait l'interprète de la famille Laënnec pour adresser ses sentiments de gratitude à tous ceux qui ont leur part dans cette fête vraiment patriotique.

La cérémonie va se clore par un geste qui a sa signification et son importance : on se rend vers la maison construite, il y a une dizaine d'années, sur l'emplacement de la maison réelle et authentique, habitée par le père et la mère de Théophile Laënnec au moment où celui-ci vint au monde, le 17 février 1781 ; et, sur la façade de cette maison, située en face du pont de Stéir, on appose cette plaque :

ICI S'ÉLEVAIT LA MAISON NATALE DE
R.-T.-H. LAENNEC
1781-1826
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE
ET AU COLLÈGE DE FRANCE
TRAITÉ DE L'AUSCULTATION MÉDIATE, 1819
1919

A l'issue du dîner qui termine cette journée, M. le docteur Colin, M. le professeur Olive de l'Ecole de Nantes et M. le chanoine Abgrall prononcent les paroles suivantes :

M. le docteur Colin.

Laënnec est mort, mais il n'a pas disparu de la scène du monde ; l'hommage que nous lui rendons aujourd'hui n'est donc pas une cérémonie de deuil, mais la fête de l'anniversaire d'une naissance, la naissance de l'admirable moyen de diagnostic qu'il nous a légué.

Je suis, pour ma part, très heureux d'inaugurer ma récente prise de présidence de la Société locale, des médecins, en vous réunissant tous autour de cette table et si je me permets de prendre la parole c'est surtout pour remercier, au nom des médecins du Finistère, ceux qui ont bien voulu être nos hôtes.

Cette circonstance je la dois beaucoup à M. le chanoine Abgrall qui m'a suggéré l'heureuse pensée de célébrer ce centenaire ; je lui en rends grâce ainsi qu'à ses collègues de la Société archéologique.

Et vous, nos chers hôtes, comment vous remercier mieux qu'en prenant Laënnec pour guide et en le suivant dans la vie, lorsque je vois au milieu de nous les représentants les plus directs de la famille dont il est issu et qui ont bien voulu accepter notre invitation ? Le nom de Laënnec est lourd à porter, mais ils le portent dignement.

Au sortir de son enfance, Laënnec quitte Quimper ; il passe par Elliant, puis, il est accueilli, je pourrais presque dire recueilli, à Nantes, par son oncle Guillaume Laënnec, professeur à cette modeste Ecole de Nantes qui, depuis, a tant grandi. Guillaume Laënnec lui-même mériterait une statue : n'est-il pas le précurseur du nouveau Messie ; Guillaume est la raison d'être de Théophile et, sans l'énergique ténacité de Guillaume, Théophile n'était pas notre Laënnec. Honneur lui soit donc rendu ainsi qu'à l'Ecole de médecine de Nantes dont trois des plus éminents Maîtres, M. le directeur Miraillé, MM. les professeurs Olive et Roux, ont tenu à joindre leurs hommages aux nôtres.

Puis, voici que l'élève, voulant passer maître, va, toujours grâce à Guillaume Laënnec, affronter, à Paris, cette rude vie de labeurs de l'étudiant pauvre ; bientôt, il s'y affirme en obtenant à la fois les grands prix de médecine et de chirurgie. Enfin, il est reçu docteur de

cette faculté dont, au milieu de nous, vous êtes, professeur Letulle, le digne et illustre représentant. Ma barbe grise vous montre que je n'ai pas eu la fortune de suivre vos leçons, mais, dans ce pays, où nous nous occupons tant de lutter contre la tuberculose, votre nom nous est familier.

Voici donc notre héros reçu docteur ; il ne semble guère se livrer à la clientèle, la première année lui apporte 150 francs d'honoraires ! Mais il met en œuvre, perfectionne et enfin publie son *Traité de l'auscultation médiate* qui lui ouvre les portes du Collège de France, refuge discret mais ardent de la science pure. M. le professeur Gley, que nous saluons respectueusement, a bien voulu nous apporter le tribut des souvenirs de l'antique et illustre maison.

Pour terminer cette évocation rapide, il nous faut revenir à la Faculté de médecine de Paris où, tardivement et pour peu de temps, hélas ! le maître revêtît l'építoge pourprée des professeurs de médecine de l'Université de France. C'était la dernière étape de Laënnec dans les honneurs de l'enseignement.

Malgré la brièveté de cette vie, le nom de Laënnec brille d'un éclat que les années ne font que renforcer au fur et à mesure que les acquisitions de la science viennent corroborer l'importance et la perpétuité de son œuvre. Les découvertes de Pasteur et de ses élèves, pour ne parler que de la révolution biologique la plus importante des cinquante dernières années, n'ont fait que renforcer et étayer les premières notions précises que Laënnec nous donna sur la phthisie ; la présence de M. le professeur Rappin, directeur de l'Institut Pasteur de Nantes, est un hommage précieux rendu par les disciples de Pasteur au grand médecin breton et à son œuvre centenaire.

Le temps a passé, en effet, mais le souvenir et le respect du Maître sont restés vivants dans toutes les mémoires ; d'abord dans celle des praticiens français qui toujours et encore appliquent sa méthode d'auscultation ; c'est pour l'affirmer que MM. les docteurs Bellencontre et Levassort, président et secrétaire général de l'Association générale des médecins de France, qui est le Barreau médical français, ont tenu à se joindre à tous les médecins du Finistère qui ont bien voulu apporter au Comité d'organisation un appui moral et matériel dont je tiens à les remercier ici.

Ce souvenir et ce respect de Laënnec ne vivent pas seulement dans la mémoire des médecins et c'est pourquoi les premiers magistrats du département et de la ville ont tenu à s'asseoir au milieu de nous pour

s'associer et associer aussi les collectivités qu'ils représentent à l'hommage rendu. Je suis votre interprète en les remerciant de tout cœur.

En votre nom, mes chers Confrères, je lève ma coupe à la mémoire de Laënnec et en l'honneur de nos hôtes.

M. le professeur Olive de l'Ecole de médecine de Nantes

Je ne sais comment traduire l'émotion que j'ai éprouvée tout à l'heure devant la statue de Laënnec en écoutant les beaux discours qui ont magnifié la mémoire de l'illustre Quimperois.

Jamais je ne me suis senti si heureux d'être Français, si fier d'être Breton, si honoré d'être médecin.

Si heureux d'être Français ? C'est un Français qui a édifié ce splendide monument qu'est le *Traité de l'auscultation médiate*, œuvre d'observation, de sagacité, de patience — œuvre complète du jour de son édification, complète comme une de nos plus belles cathédrales — si complète même que les conquêtes de la bactériologie, les lumières pénétrantes de la radioscopie n'ont fait que consolider l'œuvre sans y rien ajouter.

Fier d'être Breton ? Car ce Français était aussi un Breton. C'était un fils de cette race qui a enfanté tant d'hommes illustres, dans toutes les branches de l'esprit humain. Mais cette race n'a pas seulement enfanté des hommes illustres, elle a aussi enfanté des héros. N'étaient-ce pas des héros que ces soldats des divisions du XI^e corps et ces marins ?

Demandez aux chefs de nos armées ce qu'ils ont été au milieu de la terrible rafale qui vient de souffler sur notre pays.

Fallait-il opposer une résistance à la ruée ennemie, les poitrines de nos gars bretons étaient la barrière, résistante comme le roc ; fallait-il enfoncer les lignes, l'on savait avec quelle ardeur les gars bretons s'élançaient. Soldats de la grande Armée, collets bleus des rives de l'Yser, marins patrouilleurs, tous vous avez été admirables.

Honoré d'être médecin ? Quand mon collègue et ami Rouxéau vous dira, dans le volume qu'il prépare, ce qu'a été Laënnec comme

médecin, il vous montrera, j'en suis convaincu, que Laënnec possé-dait toutes les qualités de cœur et d'esprit que doit posséder le mé-decin digne de ce nom.

Et ce sera encore un enseignement pour les jeunes générations mé-dicales. Mais ont-elles vraiment besoin d'exemples? Le corps médical a montré pendant cette guerre des vertus de courage, d'abnégation, et l'on peut dire que lui aussi a bien mérité de la patrie.

A cette belle manifestation en l'honneur du grand Laënnec voulez-vous me permettre d'associer la mémoire d'un homme dont je m'honore d'avoir été l'ami, d'un homme tout de bonté et de droiture, j'ai nommé le docteur Th.-Am. Laënnec, directeur de l'Ecole de mé-decine de Nantes.

Et à son souvenir, mon cher Robert (1), laissez-moi ajouter le souvenir de votre vaillante et excellente mère.

Mes dernières paroles seront pour remercier les organisateurs de cette manifestation, pour la bienveillance de leur accueil, pour leur constante amabilité. Je lève mon verre en l'honneur des médecins du Finistère.

M. le chanoine Abgrall.

Messieurs, comme président de la Société archéologique du Finis-terre, j'ai pour devoir d'étudier les traditions du pays, de recueillir les vieilles légendes ; or, vous savez que la Bretagne est le pays classique des légendes, que le merveilleux s'attache à tout ce qui est extraordinaire et que nos grands hommes ont tous leur auréole un peu mystérieuse. Laënnec n'a pas échappé à ce sort, à cette destinée, si vous voulez ; écoutez plutôt.

Il y avait une fois un bon ouvrier de Quimper qui rentrait chez lui très tard, ayant été retenu à l'atelier pour un travail de nuit. En passant sur la place Saint-Corentin, en face du portail de la cathé-drale, au moment d'enfiler la rue Kéréon, il entend au haut des tours une toux creuse, une toux caverneuse, une toux d'un caractère

(1) M. Robert Laënnec, fils ainé du Docteur Théophile-Ambroise Laënnec, représentant la famille.

étrange qui le surprend et l'émeut un peu. Il écoute pendant quelques instants et s'en va regagner son logis.

Le lendemain, à la même heure, il repassait encore, et c'était la même toux, plus persistante cette fois, toujours caverneuse, ayant une résonnance dure, rèche, pierreuse, comme une résonnance de granit. — Qu'est-ce que cela peut bien être ?... Ah ! mais c'est le roi Grallon qui tousse !... Pauvre roi Grallon !... Il est là-haut sur la plate-forme, entre les deux tours, monté sur son cheval de pierre. Il fait beau être là pendant la belle saison, par les beaux jours ensoleillés, même par les jolies nuits étoilées. Il voit tout Quimper à ses pieds, et tout autour les collines et la vaste campagne et le cours riant de l'Odet ; il voit passer les beaux cortèges des mariages, les enterrements et les baptêmes ; il voit les marchés et les foires et toutes les foules et tous les bestiaux de la Cornouaille ; il est au courant de toute la chronique de sa bonne ville.

Mais pendant les mois d'hiver, quand le vent souffle, quand il gèle, qu'il glace et qu'il neige, comme il doit avoir froid, comme il doit grelotter. Et puis quand viennent les grandes averses par les vents d'ouest, les longues journées de pluie, comme il doit être trempé ! — C'est mauvais pour la santé, c'est très dangereux, disent les médecins. — Il n'est pas sage, le pauvre roi Grallon ! il devrait se soigner, il devrait consulter.

Puis notre brave homme alla se coucher.

Le lendemain, quand il repassait à la même heure, il s'arrêta encore pour écouter. — On ne toussait plus ; il leva les yeux vers la plate-forme et crut même remarquer, malgré l'obscurité, que Grallon n'était plus sur son cheval. Et voilà que, au bout de quelques instants il perçoit un bruit singulier, comme des pas lourds, des pas granitiques descendant de ces hauteurs et tournoyant dans les spirales de l'escalier. — Les pas descendaient toujours et voici que la grande porte de la cathédrale s'ouvre à deux battants, et notre homme voit sortir le vieux roi dans toute sa majesté, dans toute sa raideur lapi- daire, sa couronne de pierre sur la tête, son sceptre de pierre à la main, son manteau de pierre sur les épaules. Le monarque jette un regard circulaire autour de lui puis, obliquant à droite, contournant l'angle de l'église, il s'en va lentement vers le centre de la place, tout droit jusqu'à la statue de Laënnec, et, s'appuyant contre la grille qui entoure le piédestal, il fait signe au docteur de descendre.

Le Laënnec en bronze a compris ; il descend gravement de son fau-

teuil et met pied à terre. Grallon tousse un peu lamentablement et lui fait signe de l'ausculter.

Laënnec prend son stéthoscope, l'applique sur la poitrine, sur le dos du vieux souverain, écoute attentivement les bruits intérieurs, tapote, percute, réfléchit, se recueille et donne à son client une consultation en règle.

Les deux grands hommes s'entretiennent pendant quelques instants, puis se font une profonde révérence, comme au grand siècle. Laënnec remonte sur son piédestal, Grallon regagne la porte de la cathédrale, gravit l'escalier des clochers, chevauche de nouveau son cheval de pierre... et depuis ce temps il ne tousse plus.

A PLOARÉ

Le lundi 13, est consacré à la visite de la tombe de Laënnec. A 9 heures 1/2, dans le prestigieux cimetière de Ploaré-Douarnenez, d'où le regard découvre toute la baie avec son cadre sans pareil, autour de la tombe du grand médecin, près du calvaire central, c'est une réunion imposante où l'on sent vivre le culte de vénération et d'estime pour l'homme qui est la gloire de ce coin de terre bretonne : Conseil municipal de Ploaré au complet et Conseil paroissial ; Sénateur-Maire de Douarnenez, M. Louis de Penanros ; nombreux ecclésiastiques ; directeurs, professeurs, instituteurs et élèves des différentes écoles ; représentants des principales familles de Ploaré et de Douarnenez.

M. le docteur Mével qui, depuis son arrivée à Douarnenez, il y a 25 ans, a voué un culte à la mémoire de Laënnec prononce les paroles suivantes :

Discours de M. le docteur Mével

(DE DOUARNENEZ)

Il y a 25 ans le hasard me fit entrer dans ce cimetière et découvrir le lieu de sépulture de Laënnec.

Je venais de quitter Paris, j'avais 25 ans, il faisait un temps admirable, le paysage était magnifique. Mon émotion se traduisit en une page lyrique. Cette page je l'ai retrouvée ce matin et puisque c'est à moi qu'en ma qualité de Vice-Président de l'Association des Médecins du Finistère revient aujourd'hui l'honneur de vous adresser le discours de bienvenue, Messieurs, laissez-moi vous demander de vouloir bien,

en lieu et place de ce discours, me permettre de vous la lire, devant cette tombe, cette modeste page de jeunesse.

C'est que toute jeune et inexpérimentée qu'elle soit, elle est hélas de celles qu'on ne recommence plus, et, à défaut d'autre mérite, elle a du moins aujourd'hui celui de l'actualité tout autant et peut-être même un peu plus qu'il y a 25 ans.

Ce matin je montais la route escarpée qui conduit de Douarnenez au bourg de Ploaré. En passant devant le cimetière situé à mi-côte sur le versant qui regarde la mer je me souvins que c'était la fête des morts et je franchis le seuil de ce champ où reposent tant de générations de marins.

On n'éprouve point ici l'impression triste de cimetière, mais plutôt celle d'un parterre de fleurs amoureusement entretenus par le plus soigneux des horticulteurs. Et puis l'air est si pur, la brise du large nous apporte des parfums si énivrant que malgré les plaintes des cloches qui passent gémissantes au dessus de la tête on est tenté d'oublier la fête des morts et la funèbre solennité du lieu pour ne songer qu'à la joie de vivre. Mais voici qu'au milieu de ces fleurs mon attention est attirée par une construction massive et sévère, envahie par la mousse, et jusqu'en son abandon pleine de majesté. Quatre assises et une table de pierre, le tout de ce granit de Kersanton, plus dur que le fer et qui défie le temps. Sur la table apparaissent de longues inscriptions. Je me penche et je lis :

ICI REPOSE LE CORPS
DE RENÉ THÉOPHILE HYACINTHE LAENNEC
MÉDECIN DE S. A. R. MAD. LA DUCHESSE DE BERRY
LECTEUR ET PROFESSEUR ROYAL DE MÉDECINE
AU COLLÈGE DE FRANCE
PROFESSEUR DE CLINIQUE A LA FACULTÉ DE PARIS
A L'ACADEMIE ROYALE DE MÉDECINE
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR
NÉ A QUIMPER LE 17 FÉVRIER 1781
MORT A KERLOUARNEC LE 13 AOUT 1826
ET
SON ÉPOUSE NÉE A BREST EN 1779
MORTE A KERLOUARNEC LE 2 AOUT 1847.

C'est donc là que dort Laënnec ! C'est en ce tombeau abandonné que personne sans doute ne daigne honorer d'un souvenir, c'est sous cette pierre toute maculée des souillures du temps que repose l'Inventeur de l'Auscultation, l'Homme dont le nom seul suffit à illuminer d'une gloire incomparable nos annales scientifiques françaises. Et jamais gloire ne brilla d'un plus pur éclat recevant dans la consécration de l'histoire et du temps ce suprême hommage si rarement octroyé dans le domaine des sciences d'observation.

C'est ainsi qu'au milieu de l'écroulement de tant de systèmes un moment triomphants, idoles tour à tour encensées et brûlées, vérités de la veille convaincues d'erreur le lendemain, la doctrine de Laënnec, après un siècle, se dresse encore resplendissante de jeunesse aussi intacte que le granit de sa tombe que les ans n'ont pu effriter.

Et la découverte de l'auscultation ne fut comme on le sait qu'un des fleurons de cette riche couronne.

Bien qu'aujourd'hui à un âge où tant d'autres ne font que découvrir leur voie, c'est à lui qu'elles reviennent le mérite et l'honneur d'avoir fait sortir du chaos où elles gisaient depuis Hippocrate, les connaissances relatives aux maladies de la poitrine. C'est lui qui, le premier, leur donnant un cadre, les exposa avec tant de maîtrise et de rigueur scientifique que même aujourd'hui ses travaux peuvent se passer de toute retouche.

Est-ce que du reste son génie créateur ne s'est pas attaqué à tous les problèmes de l'existence, et quelles sont les branches ou les chapitres de la médecine où sa plume conquérante n'ait signé des arrêts !

* * *

Mais à côté de la puissante évocation du savant combien charmante se dégage de l'ombre d'un passé déjà lointain cette tête énergique au profil de médaille, cette physionomie pensive de l'homme qui, se sentant perdu, avait voulu reprendre le chemin de son pays pour lui consacrer le meilleur de son cœur et en attendre peut-être en retour les consolations et aussi le courage dont il sentait qu'il allait avoir bientôt tant besoin.

Comme il l'aimait son Kerlouarnec ! Il l'aimait en bon breton qu'il était, jamais plus heureux que de venir y oublier à chaque vacance le tourbillon de la grande ville.

Il l'aimait en poète épris de la beauté de cette nature où la magie des bois et la magie de la mer ont semblé vouloir se concerter, pour faire de ce petit coin de pays breton une merveille d'harmonie, peut-être unique au monde.

Aussi le voyons-vous, à mesure que la fin approche, prolonger sa rêverie, soit qu'il parcoure les chemins creux qui entourent le vieux manoir, soit qu'il se traîne jusqu'à ce bois de sapins d'où l'on domine la baie, s'arrachant avec peine au divin spectacle comme s'il voulait le graver dans ses yeux pour l'emporter avec lui dans la tombe.

Mais Laënnec n'était pas homme à se confiner dans la contemplation attendrie de la nature. Il savait comprendre les devoirs que lui créait sa haute situation dans le pays et que lui dictait son cœur. J'ai causé de lui avec quelques vieillards qui l'avaient connu. Tous ont été unanimes à me dire la simplicité et la douceur de ses manières, sa bonté pour les pauvres et les malades, et aussi la ferveur et la sincérité de sa foi, à quel rang précis on le voyait suivre avant la messe la procession traditionnelle en dehors de l'église, tête nue, le visage grave et recueilli, le chapelet à la main...

Et comprenez-vous maintenant pourquoi Laënnec a préféré aux sépultures officielles auxquelles il avait droit, l'ensevelissement des humbles ?

Dédaigneux des honneurs de la tombe, il a mieux aimé dormir le dernier sommeil près de ces hommes au cœur simple et fort dont la vie se passe en luttes continues avec la mer et à qui la mort n'a jamais fait peur.

Le marin quitte l'existence comme il y entre, sans creuser le mystère, demandant seulement au baptême de légitimer son droit à la vie, aux derniers sacrements de lui ouvrir les portes de l'autre monde.

Le savant et l'homme de mer pouvaient, on le voit, entreprendre côté à côté le grand voyage de l'au delà.

J'étais sous l'impression de ce court instant de rêve, où planant surtout ce coin de pays breton, la grande âme de Laënnec m'enveloppait tout entier, quand mes regards tombèrent sur le panorama grandiose qui se déroulait devant moi. Par dessus la ville qu'on domine, la baie

s'étale toute blanche dans un encadrement de collines bleues. Il flotte dans l'air une brume légère spéciale à nos matinées d'automne et qui, sans rien enlever à la netteté des détails, offre à l'œil une nature tout en demi teintes, baignant dans une luminosité très douce et dont les transparences nacrées évoquent en nous d'insaisissables lointains de mirage, de vaporeux décors de féerie.

Ah ! le cimetière exquis et que Laënnec a bien choisi sa place ! « Comme les mille bruits qui viennent du large doivent lui être plus doux à l'oreille que les violents remous des foules. »

Par les belles nuits étoilées, quand les feux s'allument sur la côte, et qu'au loin comme un miroir d'argent, sous la froide clarté de la lune, toute la baie étincelle, quand au milieu du silence de la nuit, le flot qui ronronne fait seul entendre sa note monotone, les marins attardés assurent qu'on croirait ouïr derrière les murs du cimetière comme un bruissement d'ailes, comme un chuchotement de voix blanches, dont la causerie se prolongerait très tard dans la nuit, ne cessant qu'aux premières pâleurs de l'aube.

Et je me plais à imaginer sa grande ombre soulevant la lourde dalle et venant s'enivrer de senteurs marines dans un cadre si bien fait pour séduire ce qui se cachait de sensibilité et d'émotion, sous des apparences froides, au fond de cette âme d'artiste.

A ce moment je fus tiré de ma rêverie par un bruit de pas légers. Je me détournai et vis une fillette de 3 à 4 ans, les bras chargés d'un gros bouquet destiné à une tombe quelconque. Je l'arrêtai du geste et, lui montrant le sombre monument, lui demandai si elle ne voudrait pas y laisser son beau bouquet de fleurs. Après un peu d'hésitation elle finit par acquiescer et posa gravement le bouquet sur la table de granit aux longues inscriptions.

... A ce moment il me sembla voir au fond de sa tombe un sourire effleurer les lèvres du grand homme... sourire indéchiffrable, fait à la fois de hautain détachement et de reconnaissance attendrie, avec ce cachet de majesté sereine spéciale à ceux dont l'âme plane dans les

espaces infinis et dont les traits sont à jamais figés dans l'immobilité du marbre.

Aujourd'hui, Messieurs, ce n'est plus, comme il y a vingt cinq ans, un humble bouquet de fleurs qu'une fillette vient déposer sur la tombe du grand homme. C'est l'hommage de tout un peuple, de tout un pays, de ce pays qu'il aimait tant, qui monte vers lui comme un encens. C'est Paris, c'est cette Faculté de Médecine, ce Collège de France si chers à son cœur qui envoient leurs maîtres les plus éminents déposer sur sa tombe l'hommage de leur piété filiale et de leur reconnaissance éternelle. Et je ne puis, devant cette tombe, penser sans émotion que dans cent ans nos arrière petits fils et neveux viendront à leur tour fouler ce même sol que nous foulons et s'incliner devant les cendres du plus grand des Maîtres de la Médecine, et qu'ainsi il en sera tous les cent ans, jusqu'à la fin des siècles et tant qu'il y aura sur la terre des hommes pour se souvenir et continuer les nobles traditions qui sont l'honneur et la raison d'être de notre race.

M. le Chanoine Abgrall monte sur les degrés de la croix et prononce quelques paroles en français et en breton pour rappeler la piété filiale de nos compatriotes à l'égard de nos ancêtres, prières pour les âmes, vénération pour les restes mortels, les reliques, *ar relegou*, qui reposent au fond des tombes. Il annonce que, se conformant au rite national, il va réciter les paroles liturgiques de la prière pour les morts.

Puis, on se rend à l'église, la cloche sonne, M. le Recteur reçoit et place le cortège et toute l'assistance ; on chante le cantique breton : *Spered Santel, Spered a sklerijen*, et le Chanoine, montant en chaire, fait une courte allocution française suivie de quelques phrases bretonnes pour rappeler la vieille préférence de Laënnec pour cette église où tout lui parlait : la sainteté du lieu, la beauté du clocher monumental et de tout l'édifice, le souvenir du vénérable missionnaire breton, Michel Le Nobletz, qui en avait fait son fief et y avait acheté une tombe pour ensevelir sa sœur et dévouée auxiliaire, Marguerite Le Nobletz.

On chante un *Magnificat*, en faisant alterner le refrain breton :

D'hor Mam santez Anna, de manière que l'élément celtique vienne marquer de son coin les impressions de la journée.

On sort de l'église pour en admirer l'architecture extérieure, et l'on se dirige vers Kerlouarnec, en passant par l'oratoire de la Sainte-Croix, où Laënnec s'arrêtait toujours pour faire une prière ; puis l'on s'engage dans la longue allée, sous les hautes futaies, dans le parc riant de M. Charles du Frétay, et l'on arrive devant la façade toute blanche du petit manoir de Kerlouarnec où Laënnec a passé ses dernières années et terminé ses jours. M. du Frétay en fait les honneurs et fait parcourir les différentes pièces de la maison, particulièrement la chambre mortuaire où l'on pénètre avec une pieuse émotion.

Dans la cour entourée de verdure et d'arbustes fleuris, face à la maison, devant tous les pèlerins groupés, M. le docteur Mével prend de nouveau la parole.

M. le docteur Mével

Laënnec à Kerlouarnec.

On a pu dire de certains paysages qu'ils sont des états d'âme. Certes les poètes ont toutes les licences, mais convenons tout de même qu'il est des paysages qui semblent mériter cette qualification. Ce sont ceux qu'ont aimés certains hommes, au milieu desquels ils ont vécu.

Ces paysages ne sont jamais indifférents. Il est rare qu'ils ne justifient pas l'honneur d'être sortis de l'obscurité et entrés dans l'Histoire. Ainsi en est-il des Charmettes, de l'Ermitage, de cette île de St-Pierre et du lac de Bienné, aimés et chantés par Jean Jacques Rousseau ; ainsi en est-il de Port Royal des Champs.... Ces paysages sont généralement pleins de sens ; ils vous aident à découvrir parfois un coin inexploré de la psychologie de l'homme qui en a fait le cadre de sa vie. A ce titre Kerlouarnec mérite d'ajouter son nom à ces lieux demeurés célèbres. N'est-il pas symbolique ? Avec le charme de ses bois se continuant jusqu'à la mer, et son vieux manoir crépi à la chaux et tapissé de rosiers et de vigne-vierge, Kerlouarnec ne pouvait être aimé que par une âme d'artiste. Et voyez à quoi tiennent les circonstances. Sans Kerlouarnec nous risquions de méconnaître tout un côté de l'âme du grand homme et de ne voir en lui que le savant au carac-

tère essentiellement froid, incapable de passion... tel que l'ont vu plusieurs de ses contemporains. Mais il y a Kerlouarnec ! On ne quitte pas Paris pour le fond de la Bretagne entre 1815 et 1826 ; on ne fait pas 200 lieues en berline à travers des chemins défoncés avec le risque de verser à chaque tournant, si le spectacle de la nature nous laisse indifférents.

Quant à moi, qui comme tous les vrais croyants, n'ai pas besoin de signes sensibles pour croire, j'avoue n'avoir jamais accepté, pour ma part, l'idée d'un Laënnec sec et froid, sans harmoniques. Grave et méditatif, ainsi nous le montre-t-on dans son âge mûr. Mais il y a l'adolescent, il y a le gamin qui désolait son bon oncle Guillaume par la multiplicité de ses goûts ; mais il y a les stances à Nisa, cette Nisa dont la froide indifférence fait cruellement souffrir le pauvre garçon ; mais il y a les courses folles à travers la campagne de Nantes qui révèlent déjà chez l'enfant un vif sentiment de la nature ; il y a sa flûte, il y a cette passion pour les vers d'Ossian qu'il s'entraîne à imiter non sans succès d'ailleurs, il y a ce bout de lettre de l'oncle Guillaume au père toujours à court d'argent et un peu dur à la détente : « Cet enfant use beaucoup de hardes, a un maître de flûte qui lui coûte douze francs par mois et sans avoir des goûts bien dispendieux aime à paraître avec une certaine recherche de toilette » ; il y a encore, et j'en passe, toutes les folies de verve, toute la grâce enjouée, toutes les gamineries de ces bonnes semaines de vacances qu'il passa au Château de Couvrelles chez sa tante, M^{me} de Pompery.

Non, Laënnec n'était pas l'homme froid qu'ont vu certains de ses contemporains et qu'ont noté quelques-uns de ses biographes. Seulement il appartenait à cette race qui exprime peu, ne s'épanche jamais. N'est-ce pas un des traits les plus caractéristiques de l'âme bretonne que cette répugnance à livrer ses pensées et ses sentiments intimes ?

C'est en 1753 que Kerlouarnec entra dans la famille Laënnec. Achetée par le grand-père Michel-Marie-Alexandre, cette propriété échut plus tard en héritage à son père, qui dut un jour lui en faire don car, le 18 octobre 1810, René Théophile écrivait de Paris à M. de Longraye : « Jugez des réparations à faire à Kerlouarnec. Cette espèce de dépenses est du nombre de celles que je fais avec le plus de plaisir ; je tiens beaucoup à ce que cette petite propriété ne se dégrade pas.

J'espère un jour aller y oublier le tourbillon de Paris et j'ai le dessein de placer le plus près de là que je pourrai le fruit de mes économies ». Un autre jour il écrit à ses fermiers une lettre en breton où il leur donne ses instructions avec une précision aussi minutieuse qu'il met à décrire les symptômes des maladies de poitrine. Aucun détail n'est omis. Il traite du prix de fermage, des lots de terre qu'il entend se réserver, des précautions à prendre pour préserver des bêtes à cornes l'écorce des jeunes arbres ; il leur parle engrais, et leur donne en terminant les plus sages conseils. Cette lettre est très curieuse et je regrette de ne pouvoir vous en donner lecture mais elle est vraiment un peu longue.

On sait peu de chose sur la personnalité de Laënnec. On trouve dans sa vie peu de ces anecdotes qui servent à donner de la vie aux morts illustres. Laënnec n'a sans doute pas ressenti le besoin de léguer à la postérité autre chose que le *Traité de l'Auscultation*, ce monument impérissable. Tout ce que nous savons c'est qu'il passa à Kerlouarnec la majorité de ses vacances d'écolier, qu'il y vécut 2 ans, de 1820 à 1822, pour remettre sa santé altérée par ses travaux et aussi, faut-il le dire, par un tubercule anatomique qui lui était survenu au doigt à la suite d'une piqûre contractée dans le cours d'une autopsie ; qu'il y revint enfin une dernière fois pour y mourir au mois de juin 1826.

Si l'on en croit ses biographes, Laënnec était de très petite taille et extrêmement maigre. Aussi son rival et compatriote Broussais, le pléthorique Broussais, au cou de proconsul romain, le couvre de sarcasmes et le traite avec dédain de « petit Laënnec » chaque fois qu'il le rencontre dans les couloirs du Val-de-Grâce. S'il manque d'ampleur il manque aussi de beauté. La figure osseuse, les pommettes saillantes les joues creuses, le nez pincé et un peu relevé du bout, les lèvres minces, le menton peu prononcé, les yeux méditatifs et calmes, d'un bleu gris, la tête allongée, les cheveux abondants, châtain mais peignés à la diable, bref un ensemble assez peu flatté, tel nous le montre Saintignon d'après, il faut le dire, un portrait dessiné par Laënnec lui-même, c'est-à-dire « consciencieusement, sans tricherie, comme il fai-

sait toutes choses. » M. le Professeur Roux de Nantes aime mieux s'en rapporter au portrait de Dubois qui nous le montre la tête émaciée mais harmonieuse, fine, pleine d'intelligence et de distinction et « fort loin d'être laide ». « Par la pensée arrondissez, dit-il, un peu les joues, excavez un peu moins les orbites — songez qu'il y a six ans qu'il est malade — jetez sur le tout l'animation de la vie, l'éclat et la vivacité d'un regard plein d'esprit et de malice et vous aurez l'idée de ce qu'était Laënnec dans l'apogée de sa gloire ».

* *

Laënnec s'était arrangé à Kerlouarnec une petite existence tranquille toute d'hygiène et d'harmonie. Le matin tant qu'il le peut il assiste à la messe de son vénérable ami l'abbé Guézingar, recteur de Ploaré ; visite quelques malades, s'entretient familièrement avec les cultivateurs du voisinage, va parfois jusqu'au Rosmeur, chez son ami Grivart ou chez son frère Lebreton qu'il initie aux mystères de l'auscultation. Enfin il voit en proches voisins les du Fréty du Penity, ce ravissant cottage où il trouve pendant l'été des mûres qui font ses délices. Dans l'intervalle, il chasse et, comme il est marcheur infatigable, il ne revient jamais bredouille.

L'après-midi on le trouve travaillant à la seconde édition du *Traité de l'Auscultation* ou lisant dans le texte une ode d'Horace, une églogue de Virgile, un passage d'Homère ou de Platon, après quoi il prend son bâton et s'en va contempler la mer...

Quand le temps est trop mauvais il joue de la flûte ou s'amuse à tourner du bois.

* *

Deux ans de cette vie avaient tellement amélioré la santé de Laënnec qu'il crut pouvoir regagner Paris. Nous sommes en 1822. C'est l'apogée de sa gloire. Il est honoré, fêté, comblé d'honneurs. Au Collège de France, qui vient de lui ouvrir ses portes, il parle devant un auditoire d'élite qu'il captive par sa parole facile, claire, simple, sans artifices. A la Cour il a su plaire. Sa bonne grâce, son esprit, sa finesse ont conquis les sympathies de la duchesse de Berry qui le prend pour médecin.

Hélas ! cette période devait être de courte durée. Ses forces déclinent. Ses amis et ses élèves, presque tous des bretons, le pressent

de retourner à Kerlouarnec. Il y arrive en juin 1826 accompagné de M^{me} Laënnec. Ce n'est plus qu'un cadavre. Le bonheur de se retrouver dans la maison qu'il aimait tant, la pureté de l'air semblent tout d'abord vouloir opérer leur miracle habituel. Les bons paysans se disputent la faveur de traîner sa petite voiture dans les promenades autour du vieux manoir, notamment à cette petite chapelle de la Sainte-Croix si poétique, si pittoresque sous la voûte des grands arbres, au carrefour des deux routes, et pour laquelle il a un culte particulier.

C'était trop tard. Un jour, le 13 août, sa femme le vit retirer l'une après l'autre les bagues qu'il portait et les poser doucement sur la table, et comme elle l'interrogeait : « Il faudrait, dit-il, que bientôt un autre me rendît ce service. Je ne veux pas qu'on en ait le chagrin ». Deux heures après, sans que son intelligence ait paru un instant voilée, le grand Laënnec était mort.

Le lendemain se présentèrent à l'état-civil de Ploaré deux pauvres gens, un cultivateur et un manœuvrier, qui déclarèrent ne pas savoir signer.

Antithèse émouvante et pleine de symbole !

Messieurs,

Un cerveau exceptionnellement doué, une intelligence claire, froide, précise, une pénétration et une rigueur d'observation sans précédent ; avec cela une modestie, une réserve voisines de la timidité ; un charme tout de nuances et de délicatesse ; de l'esprit parfois assaisonné d'une fine malice ; une sensibilité presque féminine ; une âme chaude, vibrante sous un masque de glace. Une bonté et une bienveillance naturelles qui le rendaient indulgent à la méchanceté et à l'envie ; une élévation de pensée et de sentiments qui le tint au-dessus des pettesses du monde ; une vie de dignité et d'austérité toute consacrée au travail et qui lui valut les joies les plus pures ; une piété profonde, sans ostentation comme sans faiblesse, qui lui fut un apaisant-refuge aux heures d'amertume et de découragement.

Tel fut Laënnec.

Sa vie ! une page cristalline qu'aucune ombre ne voile.

Son intelligence ! une des plus belles qu'ait jamais vue le monde.

Son œuvre ! trois découvertes dont chacune eut suffi à l'immortaliser : *Le traité de l'auscultation, la création de l'anatomo-pathologie, l'invention et les règles de la Méthode scientifique.*

Le plus grand médecin de tous les temps, et, ne craignons-nous pas d'ajouter après la voix si autorisée entendue hier,.. l'âme d'un saint...

Une plaque de marbre a été gravée pour être fixée au-dessus de la porte du vieux logis, avec ce libellé :

ICI EST MORT
R.-T.-H. LAENNEC
1781-1826
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE MÉDECINE
ET AU COLLÈGE DE FRANCE
TRAITÉ DE L'AUSCULTATION MÉDIATE 1819

On donne un dernier regard au cher manoir tant aimé, on repasse sous les arbres touffus du *Quenquis*, emportant l'image de la belle âme qui a vécu dans ces lieux et s'est pénétrée de leur beauté.

Quimper-Ploaré, 12-13 octobre 1919.



Saint Amand (Cher). — Imprimerie Bussière.

